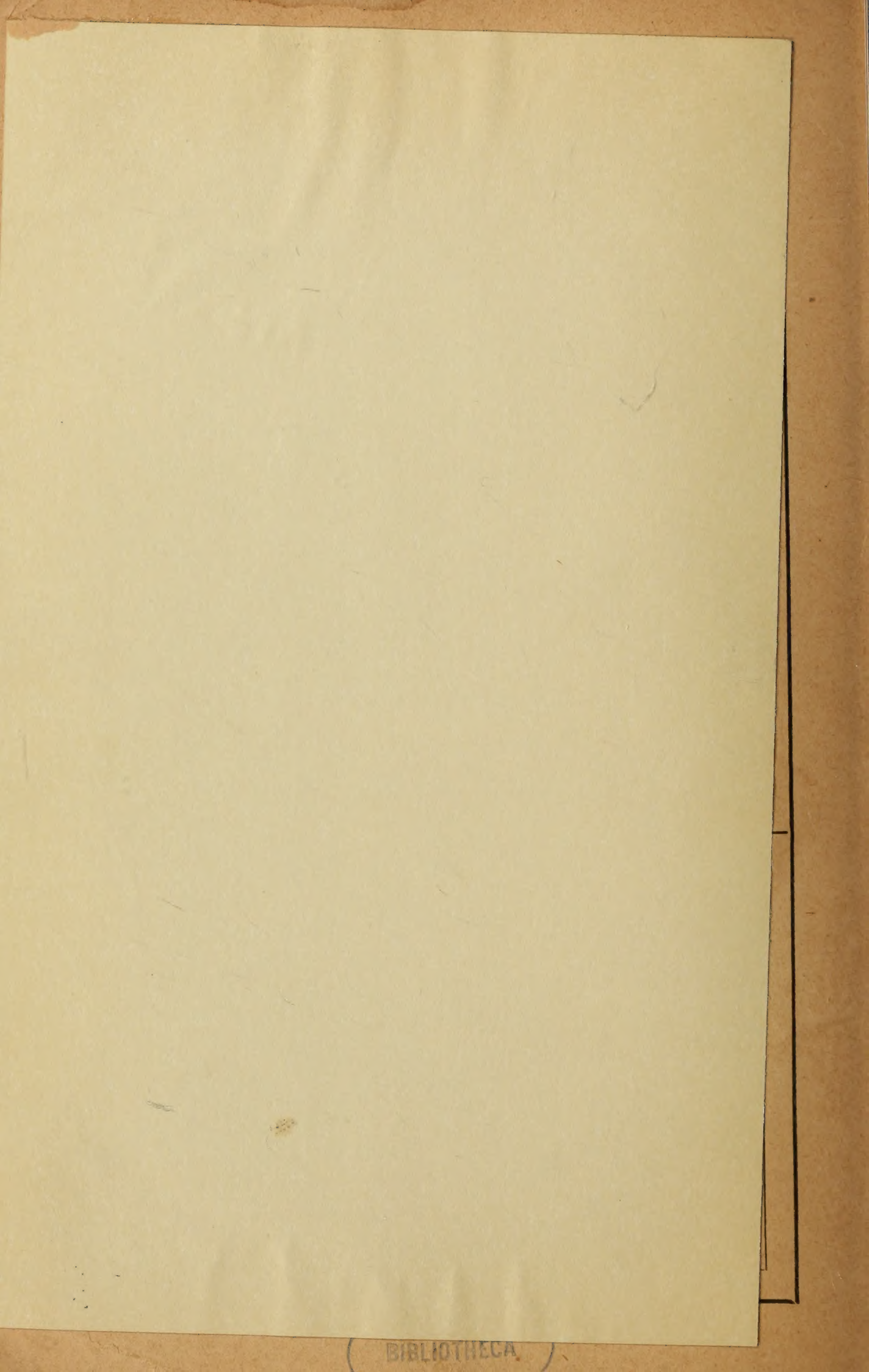
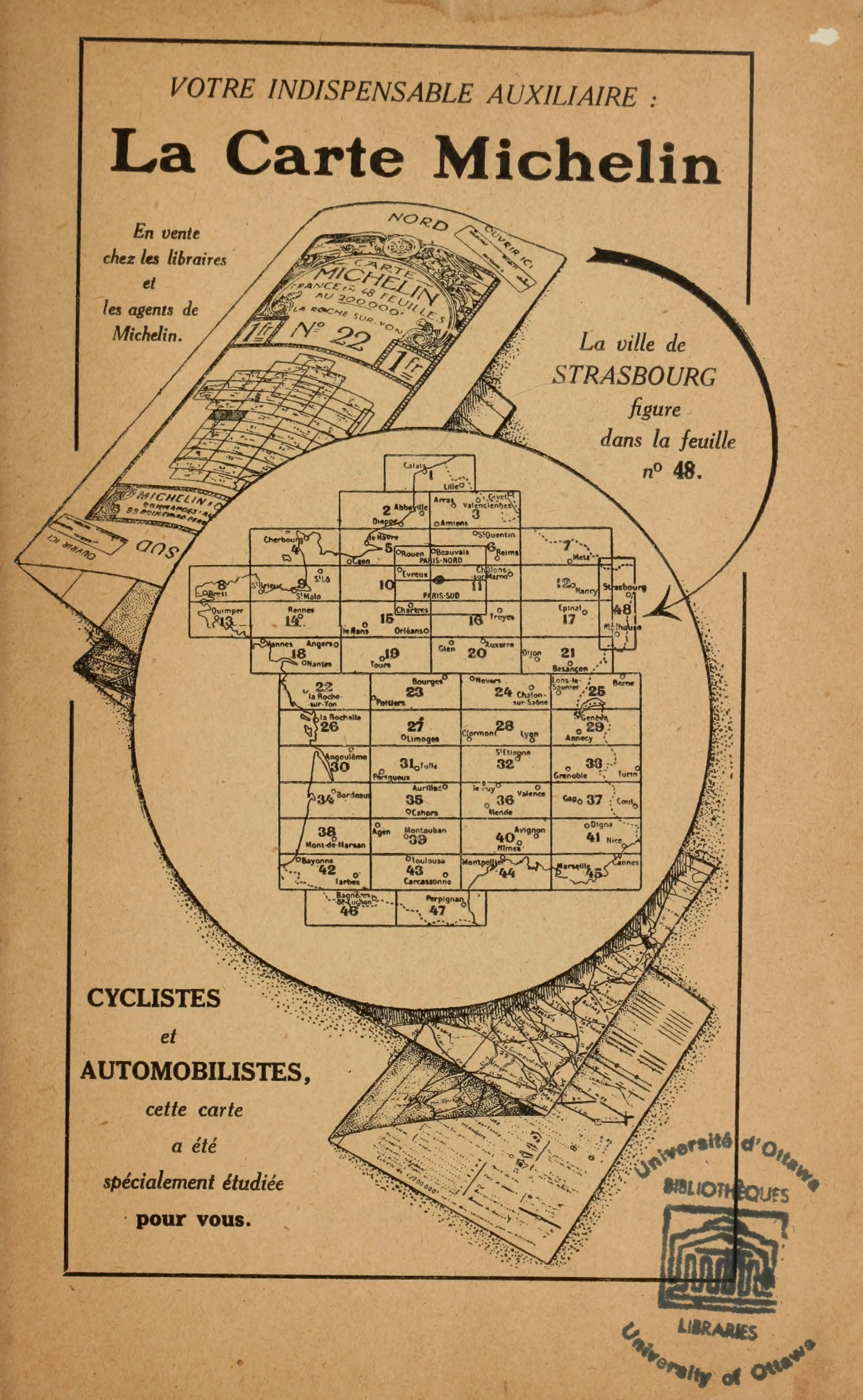
GUIDES ILLUSTRÉS MICHELIN
DES CHAMPS DE BATAILLE (1914-1918)

STRASBOURG

MICHELIN
MICHE
MICHELIN


BIBLIOTHECA


VOTRE INDISPENSABLE AUXILIAIRE :
La Carte Michelin
En vente
chez les libraires
et
les agents de
Michelin.
NORD
CARTE MICHELIN
FRANCE EN 48 FEUILLES
AU 200.000e
LA ROCHE SUR YON
1fr
N° 22
1fr
SUD
La ville de
STRASBOURG
figure
dans la feuille
n° 48.
CYCLISTES
et
AUTOMOBILISTES,
cette carte
a été
spécialement étudiée
pour vous.
Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

A LA MÉMOIRE
DES OUVRIERS ET EMPLOYÉS DES USINES MICHELIN
MORTS GLORIEUSEMENT POUR LA PATRIE

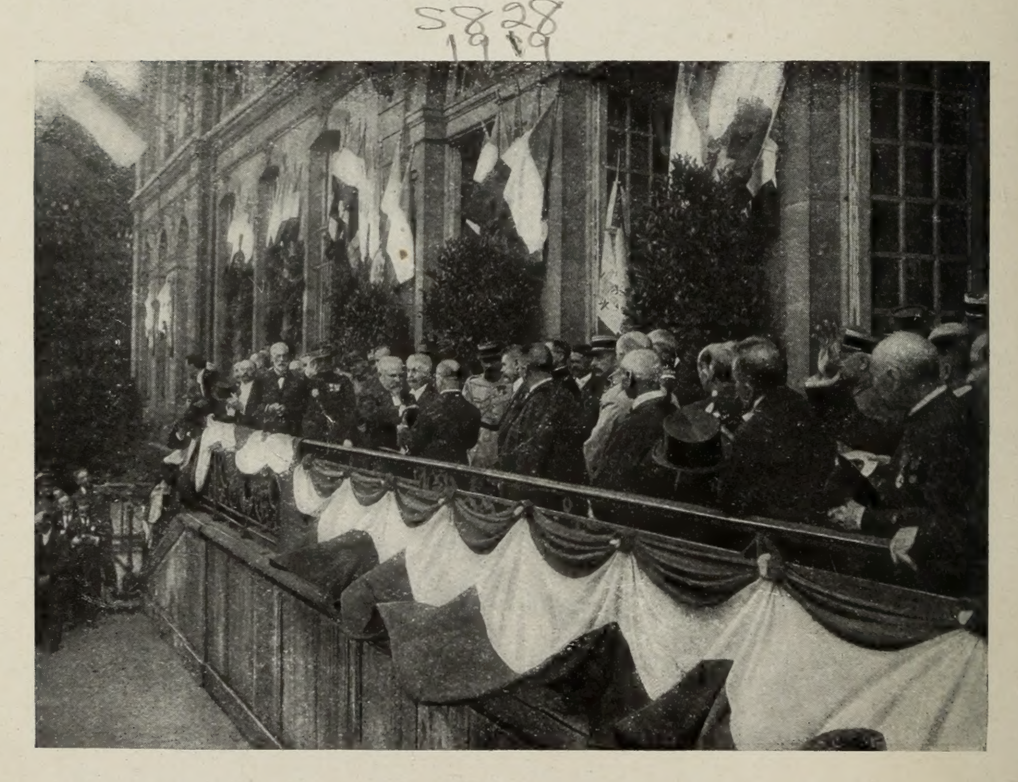
STRASBOURG



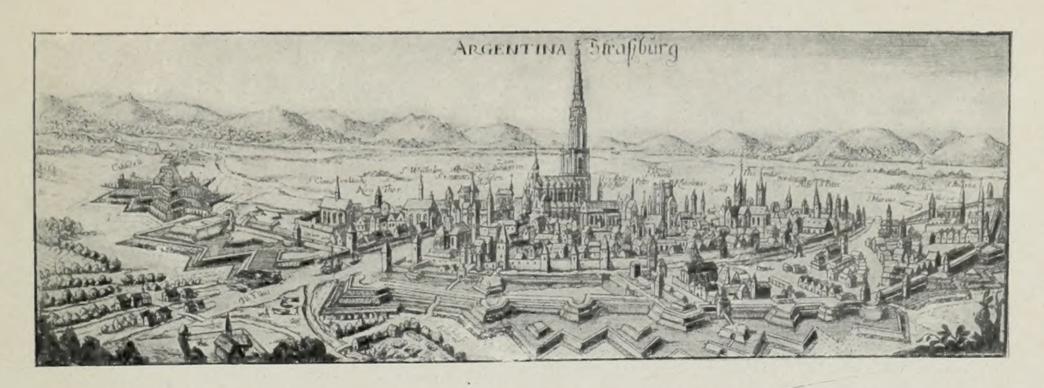
MICHELIN & Cie, ÉDITEURS, CLERMONT-FERRAND

Le 21 août 1919, le Président de la République a épinglé aux armes de Strasbourg la Croix de la Légion d'Honneur, conférée à la Ville avec la citation suivante :

Ville dont le nom a été pendant un demi-siècle le symbole des regrets et des espoirs français. A montré combien elle était digne de cet honneur par son courage et son énergie au cours de ses longues épreuves. Aussi enthousiaste dans la joie du retour à la patrie que fière sous la domination passagère de l'ennemi. Mérite de voir la France saluer en elle toute l'Alsace retrouvée.



Le Président Poincaré remettant la Croix de la Légion d'Honneur à la Ville de Strasbourg, le 21 août 1919. — Hôtel de Ville, place Broglie.



LA VILLE FORTIFIÉE D'ARGENTINA. — STRASBOURG.
Argentina est le nom gallo-romain de Strasbourg.

STRASBOURG

ORIGINE ET GRANDS FAITS HISTORIQUES

Strasbourg est une ville fort ancienne ; à l'époque de la Gaule romaine elle était déjà importante. Ce serait sa situation remarquable sur les grandes routes reliant la Germanie, la Suisse et la Gaule qui lui aurait fait donner, à la fin du ve siècle, le nom de « *Strateburgum* » (ville des routes), d'où est dérivé Strasbourg.

Dans la plaine qui s'étend devant la ville, Louis-le-Germanique et Charles-le-Chauve prononcèrent en 842, le « Serment de Strasbourg », bien connu des philologues : celui que prononça Louis est le plus ancien document en langue romane qui nous soit parvenu. Pendant le haut Moyen-Age, bien que nominalement rattachée aux royaumes d'Austrasie, puis de Lotharingie, enfin au Saint-Empire romain germanique, Strasbourg reste étroitement soumise à ses princes-évêques, dont le domaine s'étend sur Schirmeck, Molsheim, Saverne, Rouffach, Soultz.

A partir du XIIIe siècle, les libertés communales de ses bourgeois et de ses artisans se développent beaucoup : au XIVe siècle, ils arrachent aux évêques et aux nobles une Charte que chaque année, jusqu'en 1789, ils jureront solennellement de maintenir.

Strasbourg est une « ville libre » de l'Empire. Un Conseil composé de chevaliers, de bourgeois et d'artisans (27 artisans sur 47 membres), et un Sénat composé de bourgeois et d'artisans, administrent cette petite république dont Erasme a dit : « Enfin j'ai vu une monarchie sans tyrannie, une aristocratie sans factions, une démocratie sans tumultes, des fortunes sans luxe, de la prospérité sans ostentation. O divin Platon, que n'as-tu eu le bonheur de rencontrer une pareille république. »

La ville perd le tiers de sa population pendant l'épidémie de « peste noire ». Les Juifs qui avaient été beaucoup moins atteints par suite des préparations qu'ils faisaient subir à l'eau avant de la boire, sont rendus responsables du fléau. Plus de la moitié d'entre eux sont brûlés le 14 février 1349.

Strasbourg se fait redouter des hobereaux de la région. Grâce à ses canons elle emporte des forteresses comme celle d'Ortenberg, près de Schlestadt (*gravure p.* 4).

Pendant la guerre de Trente ans, Strasbourg souffre beaucoup. Son Conseil écrit à Louis XIII en 1639 : « Les insolences et les incommodités que nous souffrons des gens de guerre des deux partis sont parvenues à un tel point d'excès qu'il ne nous reste plus de mots pour les exprimer ni de patience pour les endurer. »

En 1440, Gutenberg y découvre l'Imprimerie (*voir p.* 17).

Le 30 septembre 1681, Strasbourg, renonçant à son indépendance, reconnaît Louis XIV, déjà en possession de l'Alsace, comme son « Souverain seigneur et protecteur ».

Le 24 octobre, le roi fait dans la ville une entrée solennelle (*gravure p.* 5). L'administration royale, bienveillante et éclairée, respecta d'ailleurs les coutumes et les libertés de la ville.

Au XVIIIe siècle, les princes-évêques, cardinaux de Rohan, occupent le siège épiscopal jusqu'à la Révolution et contribuent à l'embellissement de Strasbourg.

La Révolution est accueillie, comme dans toute l'Alsace, avec un grand enthousiasme. C'est à Strasbourg, chez le maire Dietrich, que Rouget de l'Isle chante pour la première fois, en 1792, l'hymne qui devint *la Marseillaise* (*voir p.* 59). Mais l'ancien franciscain Euloge Schneider, accusateur public près le tribunal révolutionnaire, terrifie Strasbourg par ses excès et sa cruauté. Dietrich est guillotiné en 1793. Euloge grisé fait après son mariage à Barr, une entrée triomphale dans Strasbourg, dans un carrosse attelé de six chevaux. Pour avoir ainsi « insulté à l'esprit de simplicité de la République », les commissaires Saint-Just et Lebas le font arrêter dans la nuit. Il est exécuté à son tour trois mois après. En 1852, le prince Napoléon vient inaugurer le chemin de fer Paris-Strasbourg.

Jusqu'en 1870, Strasbourg connaît une existence heureuse, tragiquement interrompue par la guerre.



Les troupes et l'artillerie strasbourgeoises prennent la forteresse d'Ortenberg (1474).

(Extrait de l'album « Histoire de l'Alsace » par Hansi ; Floury, éditeur.)

Strasbourg en 1870.

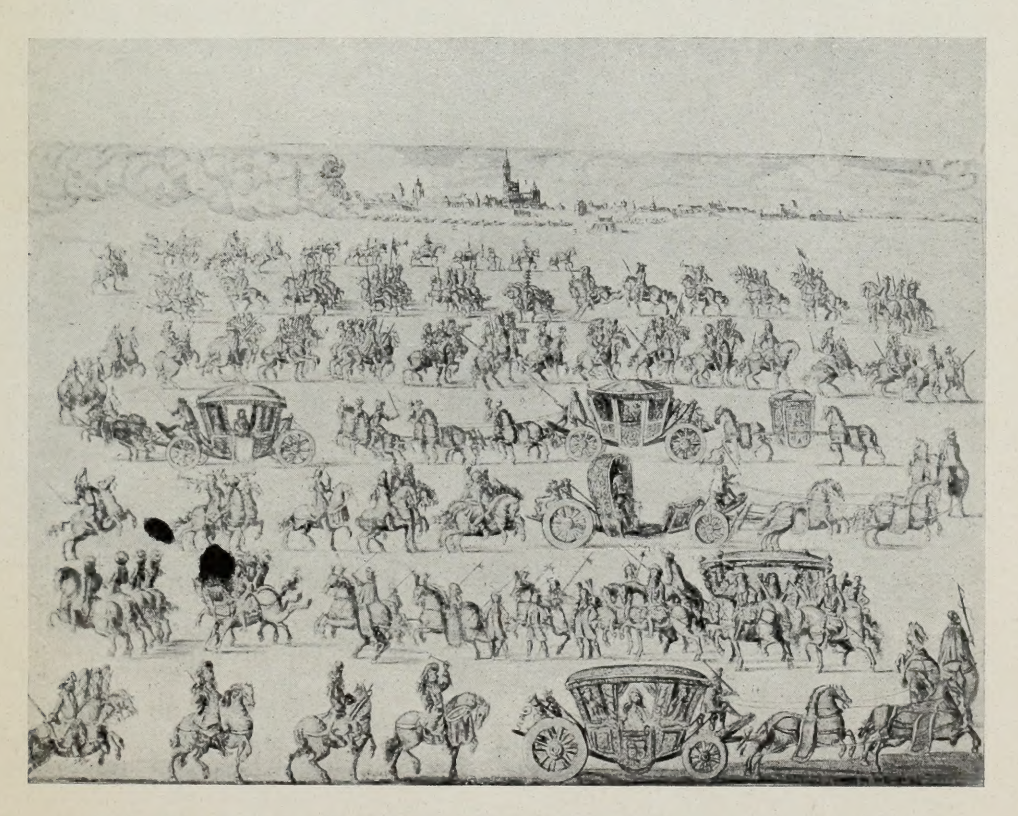
En décorant de la Légion d'Honneur, en août 1919, la ville de Strasbourg, le Président Poincaré a rappelé, dans son discours, les phases du siège qu'elle subit :

« Il n'y avait pas ou presque pas d'ouvrages avancés, à peine deux fortins sur le front nord. Pas de casemates. Des canons de tous calibres, même des types les plus démodés, mais en trop petit nombre. Une garnison disparate, composée de fantassins, de cavaliers, d'artilleurs, de soldats échappés de Frœschwiller et débandés, de douaniers, de mobiles, de gardes nationaux et s'élevant, au total, à une quinzaine de mille hommes. Des approvisionnements médiocres ; des vivres qui ne pouvaient permettre d'alimenter la ville pendant plus de deux mois. Une quantité formidable de bouches inutiles.

« Le 6 août, pendant la nuit, le gouverneur de Strasbourg, le général Uhrich, un Alsacien de plus de soixante-huit ans, qui était au cadre de réserve et avait repris du service pour la guerre, avait reçu du maréchal de Mac-Mahon, le télégramme suivant, daté de Saverne, 6 heures du soir : « J'ai combattu ce matin l'armée allemande. J'ai perdu la bataille. Envoyez-« moi des vivres et des munitions. Je n'ai plus rien. » Ainsi, dès le début des hostilités, la petite garnison de Strasbourg se trouvait isolée. On lui demandait de l'aide et elle n'avait plus à attendre de secours de personne.

« Le 9 août, le général allemand von Werder — celui que les Strasbourgeois allaient bientôt appeler le général Mörder, « le général assassin » — envoya un parlementaire pour sommer la place de se rendre. Il fut reçu, comme sont reçus à Strasbourg tous les conseillers de lâcheté.

« Le 11, les têtes de colonnes badoises débouchent devant le front nord et entament aussitôt des travaux d'approche. L'ennemi amène 200 pièces



LE CORTÈGE DE LOUIS XIV LORS DE SON ENTRÉE A STRASBOURG EN 1681.

d'artillerie, d'un calibre supérieur à celui des nôtres, se chargeant par la culasse, se déplaçant pour ne pas être repérées et toujours soigneusement disposées de manière à concentrer leurs feux sur un espace limité.

« Le bombardement commence. Il redouble. Il devient terrible. Onze jeunes orphelines, qui occupaient une même chambre dans un couvent, sont atteintes et six d'entre elles meurent sur le coup. Le général von Werder essaie d'épouvanter les habitants, dans l'espoir qu'ils feront pression sur le gouverneur et sur le conseil de défense.

« Mais, malgré le nombre croissant des morts et des blessés, la population ne faiblit pas. Le 24 et le 25 août, les projectiles tombent en grêle sur tous les quartiers. L'arsenal est détruit ; les approvisionnements en fusées percutantes et en étoupilles sont entièrement perdus. Partout éclatent de violents incendies. Le Temple-Neuf est anéanti. La Bibliothèque, qui contient d'inestimables trésors historiques, que Strasbourg, l'Alsace et la France ne pourront jamais remplacer, est réduite en cendres ; le Musée est dévoré par les flammes. Puis, c'est le tour de l'hôpital militaire, qu'on est obligé d'évacuer ; et, enfin, l'assiégeant, après avoir écrasé, les uns après les autres, tous ces monuments publics, après avoir démoli, de toutes parts, un grand nombre d'habitations privées, s'attaque délibérément à votre Cathédrale elle-même. Le toit du merveilleux édifice prend feu ; les lames de cuivre s'évaporent en fumées bleues, pendant que les vieilles sculptures extérieures volent en éclat et que tombent en poussière les glorieux vitraux.

« Le Palais de Justice, la Gare, l'église de l'hôpital municipal, le Théâtre, la Préfecture, tombent successivement en ruines. La croix de la Cathédrale, frappée d'un obus, s'incline et reste suspendue aux barres du paratonnerre.

« Désespérant d'obtenir la capitulation par le bombardement, l'ennemi a commencé un siège en règle, ouvert des parallèles et accéléré ses travaux d'approche. Le général von Werder envoie une délégation suisse au général Uhrich pour lui offrir de faire sortir les vieillards, les femmes et les enfants ; mais le principal objet de cette mission est de faire connaître dans tous les détails, aux assiégés, le désastre de Sedan, la chute de l'empire et le désarroi de la France envahie.

ROUGET DE L'ISLE CHANTANT « LA MARSEILLAISE »
chez le maire Dietrich, le 25 *avril* 1792.
(Extrait de l'album « Histoire de l'Alsace » par Hansi ; Floury, éditeur.)

« Quelques jours plus tard, le 20 septembre, un enfant de Strasbourg, Valentin, nommé préfet du Bas-Rhin par le Gouvernement de la défense nationale, parvient sous un déguisement jusqu'aux abords de la place, franchit les fossés à la nage sous les balles des sentinelles françaises et pénètre dans la ville par un bastion à demi écroulé. Il se jette dans les bras de Küss, maire de Strasbourg, et tous deux font le serment de prolonger la résistance jusqu'à l'épuisement total des derniers moyens de défense. Mais bientôt ils sentent que, pour leur chère cité, a sonné l'heure de l'agonie.

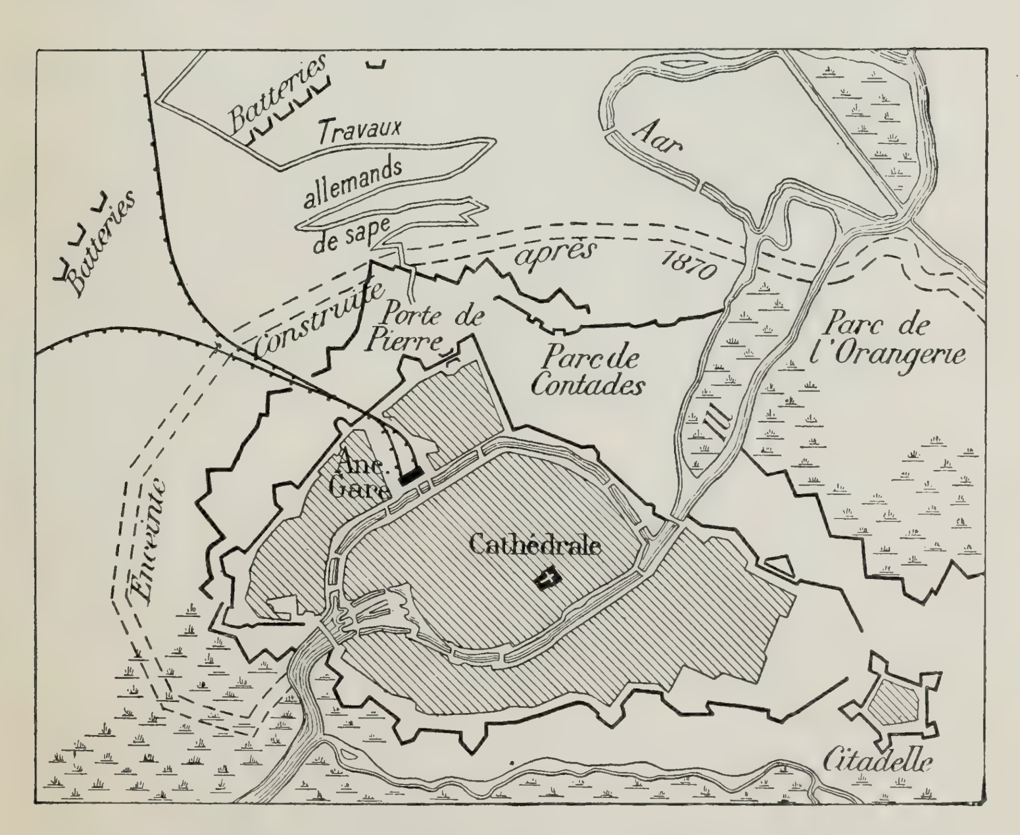
« L'assiégeant avançait à la sape. L'assaut était prêt.

« L'ennemi commençait à jeter des tonneaux dans les fossés pour assurer son passage. Une brèche était ouverte près de la porte de Pierre ; une autre brèche pouvait permettre de prendre les assiégés à revers. La petite garnison avait 2.500 hommes hors de combat. Les 195.000 coups de canon tirés sur Strasbourg avaient tué plus de 400 habitants et en avaient blessé plus de 1.100.

« D'accord avec son conseil de défense, le général Uhrich crut devoir faire hisser le drapeau blanc. C'était le 27 septembre. Le même jour, à 11 heures, la garnison française et la garde mobile quittaient la place et déposaient les armes.

« Dans les rues ravagées par l'incendie, la foule, ivre de douleur, s'était massée, depuis qu'elle avait vu, la veille, flotter le drapeau parlementaire. Elle sanglotait et suppliait qu'on résistât encore ! Il fallut que le général Uhrich lui démontrât que la situation était désespérée.

« Alors, sur le passage des troupes, tout Strasbourg se précipita en pleurant et en poussant des cris déchirants de « Vive la France ! »



L'ATTAQUE DE STRASBOURG EN 1870. (*Voir p. 3 les fortifications vues du nord.*)
La nouvelle enceinte construite après la guerre est figurée en traits discontinus. Les marais de l'Ill ont été asséchés.

Strasbourg sous la botte.

En 1871, Küss, le maire de Strasbourg, élu député du Bas-Rhin, joint sa voix aux protestations émouvantes des représentants de l'Alsace et de la Lorraine contre toute idée de cession à l'Allemagne, mais il ne peut lire la protestation du 1er mars à l'Assemblée de Bordeaux. « Celui qui devait parler à ma place, — dit le député Keller, — le maire de Strasbourg, le doyen de notre députation, à l'heure où je vous parle se meurt de douleur et de chagrin et son agonie est le plus éloquent des discours... »

Malgré l'opposition alsacienne, les préliminaires de paix sont votés ce jour-là et Küss, inconsolable, s'éteint le lendemain 2 mars. L'Assemblée lui fit des obsèques nationales.

Après la paix, l'exode dépeuple en partie Strasbourg.

Ceux qui ont résolu le poignant problème, alors posé à l'âme alsacienne, en décidant de rester, s'apprêtent à mener le bon combat contre l'envahisseur.

La population civile est soumise au régime du conseil de guerre.

Mais les Strasbourgeois restent indomptés. Le 13 mai 1912, le Kaiser en fait l'aveu au maire de la ville : « Si cela ne change pas, je réduirai votre constitution en miettes et ferai de l'Alsace une province prussienne. »



LA STATUE DE GUILLAUME Ier RENVERSÉE PAR LA FOULE
devant le palais impérial, en novembre 1918.

1914-1918

Quand éclate la guerre, les « listes noires », dont l'existence a été révélée en 1906 par le commissaire de police de Strasbourg, Stéphany, entrent en vigueur. Des hommes politiques, des industriels, des journalistes, des prêtres sont dès le 25 juillet 1914 arrêtés, séparés violemment de leur famille, incarcérés dans les forteresses allemandes ou exilés de l'autre côté du Rhin.

Léon Boll, directeur du *Journal d'Alsace-Lorraine*, le docteur Bücher, directeur de la *Revue Alsacienne*, peuvent s'échapper et gagner la France.

Strasbourg est soumis à un régime de terreur. L'inquisition allemande ne se borne pas à la rue, elle s'introduit dans les demeures. Tout ce qui rappelle la France : tableaux, souvenirs de famille, doit disparaître.



LE SOURIRE DES ALSACIENNES.

Parler français est une provocation passible de prison. L'espionnage et la dénonciation, ordonnés par l'autorité, sont largement en usage ; les condamnations pleuvent et sont chaque jour consignées dans les journaux allemands seuls permis. En voici quelques exemples :

Madame Filbert, 2 mois de prison ; a dit des victoires allemandes : « rira bien qui rira le dernier » ;

Madame Jost, 6 mois de prison ; a traité de « blagues » les communiqués officiels ;

Charles Hoffmann, 6 mois de prison ; a refusé inébranlablement de s'appeler Karl au lieu de Charles et a justifié sa décision par des commentaires narquois ;

Renz, 9 mois de prison ; a mêlé la personne de l'empereur à des paroles méchantes et obscènes ;

Le vénérable pasteur Gerold, âgé de quatre-vingts ans, 1 mois de prison pour avoir donné de l'argent à des prisonniers français à l'hôpital et manqué de loyalisme dans deux de ses sermons.

Mais, loin de mâter les Strasbourgeois, ces condamnations exaltent leur résistance.

Ordre est de fêter les grandes victoires allemandes : les cloches de la ville sonnent à toute volée, les immigrés manifestent bruyamment dans les rues et spécialement devant la demeure du prince Joachim. Contraints,



LE SOURIRE DES PRÉSIDENTS. (12 déc. 1918). *Place de la République.*



ENTRÉE DU GÉNÉRAL GOURAUD (22 nov. 1918). *Le Pont National.*

les Strasbourgeois ne pavoisent qu'avec leur emblème d'Alsace, blanc et rouge, et s'enferment chez eux.

Venant du Rhin, les troupes allemandes traversent la ville par l'avenue des Vosges : leurs lourdes bottes ferrées martèlent le sol, les fifres aigres accompagnent leur *Gloria.*

Des « feldgrau » reviennent : ils sont moins fiers, les chants sont rares, leurs yeux s'emplissent de terreur quand ils parlent de Verdun, d'Ypres ou de la Somme.

L'espoir reste au cœur des Strasbourgeois. En cachette, portes closes, les familles amies s'assemblent : on cause, on espère, on colporte des nouvelles apprises à l'hôpital d'un blessé français, d'un soldat alsacien. Parfois un journal français parvenu de Suisse — avec quelles difficultés ! — passe de mains en mains, religieusement transmis. Peu à peu on reconstitue le



PÉTAIN ET LES GÉNÉRAUX (25 novembre 1918). *Palais impérial.*

drame de la guerre. Il faut des mois pour que la victoire de la Marne soit connue dans toute sa grandeur.

De temps à autre, les « oiseaux de France » apparaissent ; tous les forts tonnent. Respectant la ville, les avions traversent le Rhin.

L'attente est longue, mais en 1918, enfin, les Strasbourgeois sentent l'approche du dénouement. Au début de juillet l' « offensive pour la paix » est annoncée à grand fracas. A la fin du même mois, les journaux ne parlent plus d'attaquer, mais de se défendre. Les Strasbourgeois ont compris, leur supplice va prendre fin...

La superbe discipline de l'armée impériale sombre. Les soldats se plaignent, discutent, s'insurgent. Fin août, les renforts refusent de repartir au front.

Le joug se relâche : on parle d'autonomie, d'indépendance, de plébiscite. A Strasbourg, on prépare ce plébiscite : on teint, on coud les drapeaux de la Victoire ; les reliques du passé français sont déterrées de la cave.

Mais des cris de révolte emplissent les casernes et les rues ; les soldats foulent aux pieds leurs insignes, des officiers sont arrêtés. Un colonel brise son épée devant la soldatesque hurlante. (1) Les habitants croient rêver...

Des marins venus de Kiel forment dans la ville des comités d'ouvriers et soldats. Le 9 novembre, ils manifestent sur la place Kléber, proclament la République allemande et arborent le drapeau rouge.

Mais les Strasbourgeois attendent bien autre chose : déjà ils portent ostensiblement la cocarde tricolore : les heures sombres sont finies, les « heures merveilleuses » sonnent.

---

(1) Il est curieux de rapprocher de ces événements la sédition de 1815. Après les Cent-Jours, les soldats de Rapp qui viennent de défendre Strasbourg assiégée refusent de partir avant d'avoir reçu l'arriéré de leur solde. Un sergent corse prend le commandement sous le nom de « général-garnison » et fait consigner tous les officiers y compris Rapp. Au bout de trois jours, la Municipalité avance les 700.000 fr. ; le sergent reprend sa place dans le rang et tout rentre dans l'ordre.



FOCH (*au centre*), CASTELNAU (*à gauche*), VANDENBERG (*à droite*), *devant* KLÉBER.
(27 novembre 1918.)

Les heures merveilleuses. *(Voir le beau livre de Louis Madelin.)*

L'armistice du 11 novembre 1918 autorisait les troupes françaises à franchir les lignes allemandes le 17. Mais dès le 15, plusieurs milliers de prisonniers français, libérés par les Allemands dans un état de dénuement sordide, débouchent du port de Kehl et sont accueillis par les Strasbourgeois avec une tendresse fraternelle.

Les journées précédant la « Grande Entrée » sont mises à profit pour préparer les drapeaux tricolores et les jolis costumes alsaciens presque abandonnés depuis des années mais que, par une coquetterie charmante, les habitants veulent porter à nouveau pour apparaître aux libérateurs, sous l'aspect traditionnel (*photo p.* 9).

C'est le 21 que l'avant-garde française s'installe à Strasbourg. Le lendemain, 22 novembre, le général Gouraud fait son entrée solennelle par la porte de Schirmeck, suivi du général Vandenberg, commandant le 10e corps, au milieu d'un enthousiasme qui touche au délire (*photo p.* 10). Après le salut à la statue de Kléber, les troupes défilent place de la République, devant l'ancien palais impérial.

Le 25, c'est la journée du maréchal Pétain accompagné des généraux de Castelnau, Fayolle, Maistre, Gouraud, Debeney, Humbert (*photo p.* 10). Après la revue, le maréchal se rend à l'Hôtel de Ville. A l'allocution du maire, M. Peirotes, il répond : « Un million et plus de Français sont morts pour la Patrie ; s'ils pouvaient se relever aujourd'hui, ils nous diraient qu'ils se recouchent heureux dans la tombe, puisque l'Alsace est redevenue française. » Un *Te Deum* est célébré à la Cathédrale.



LA CATHÉDRALE ILLUMINÉE AU MOYEN DE « POTS DE FEU » *pour la réception de Louis XV* (1744).

Le 27, le maréchal Foch rend à son tour visite aux Strasbourgeois (*photo p.* 11). Leur enthousiasme ne faiblit pas après six journées de fêtes, dont tous les témoins gardent un souvenir ineffaçable. C'est avec le propre sabre de Kléber que Foch salue le héros.

Cependant, la vie nouvelle s'organise à Strasbourg : à l'ancienne Pré-

fecture, le Commissaire général remplace le Statthalter. Le pont de Kehl voit passer sous l'œil narquois des habitants la théorie des anciens fonctionnaires qui ont tenu la ville sous le joug et qui regagnent leur pays d'origine. L'or, soustrait pendant la guerre aux recherches minutieuses de la police, sort des cachettes : un brasseur apporte à lui seul 12.000 marks. Les enseignes sont repeintes en français avec une joie allègre.

Le 5 décembre 1918, la deuxième chambre de l'ancien Landtag (celle qui était élue au suffrage direct et secret), présidée par l'abbé Delsol, se réunit et proclame « la rentrée de l'Alsace et de la Lorraine dans le droit, le rattachement à la France, indiscutable et définitif ».

Le 12 décembre, le Président Poincaré, accompagné du Président du Conseil, des représentants des Chambres, des trois maréchaux et des généraux d'armées, termine le cycle des entrées triomphales.

Mais d'autres fêtes, bals, concerts, kermesses se succèdent. Gens du peuple et bourgeois accueillent les soldats de France à leur table. C'est une fraternité quotidienne et émouvante.

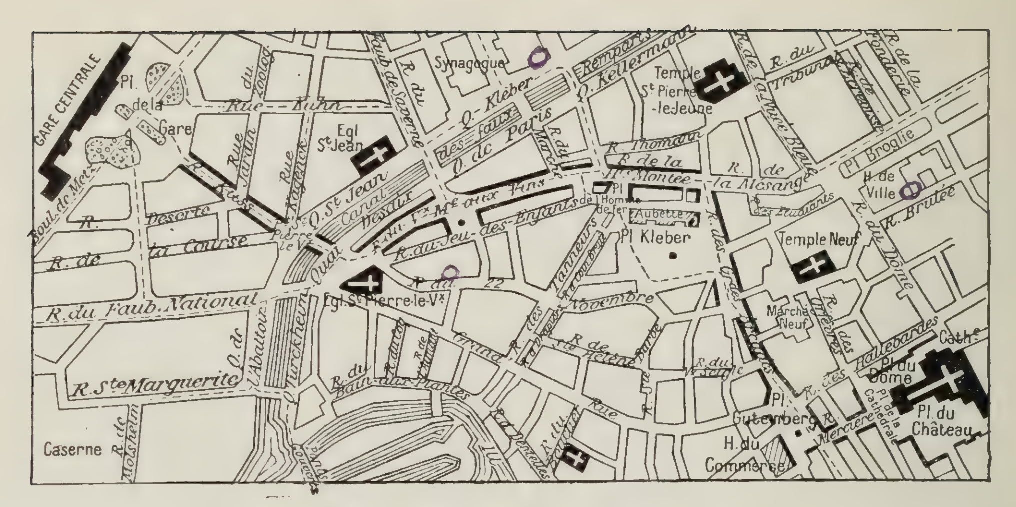
Chaque semaine, partant de la place Kléber, les retraites aux flambeaux roulent dans les rues si pittoresques du vieux Strasbourg, entraînant derrière leurs fanfares éclatantes une foule en délire.

Après la signature de la paix, le premier 14 juillet est fêté avec l'enthousiasme des grandes journées de novembre. Le soir, le spectacle est prodigieux ; la flèche de la Cathédrale se dresse éblouissante ; au sommet, le grand drapeau tricolore vibre dans la lumière des projecteurs ; au delà de la ville en liesse, à l'horizon, les lueurs rouges des feux de joie couronnent Ste-Odile et la crête des Vosges, tandis que des fusées multicolores s'élèvent de tous les villages de la plaine d'Alsace. « Le plébiscite est fait, l'Alsace s'est jetée en pleurant de joie au cou de sa mère retrouvée. »

Le 21 août 1919, le Président Poincaré remet à Strasbourg la Croix de la Légion d'Honneur.



LA CATHÉDRALE SOUS LES PROJECTEURS.
(14 juillet 1919.)
(Cliché A. Blum, Illustration.)



DE LA GARE A LA CATHÉDRALE

L'itinéraire est indiqué en traits renforcés.

VISITE DE LA VILLE

DE LA GARE A LA CATHÉDRALE

L'itinéraire part de la Gare centrale.

Cette gare, très vaste, a été construite vers 1880 sur l'emplacement des anciennes fortifications. Le vestibule était décoré de deux fresques pro-allemandes : elles prenaient avec l'histoire tant de liberté qu'on a dû les badigeonner quand Strasbourg est redevenue française. C'est par la gare que le Président Poincaré entra dans la ville en 1918 : la municipalité, renouvelant un ancien usage, vint lui apporter les clefs de Strasbourg.

Traversant la place, droit devant soi, on prendra la rue Küss (ancien maire de Strasbourg, *voir page* 8) *qui conduit au pont de Saint-Pierre-le-Vieux, sur le canal des faux Remparts. Le pont franchi, on voit à droite l'*ÉGLISE DE SAINT-PIERRE-LE-VIEUX. La nef a été reconstruite et le chœur achevé au XVe siècle ; le clocher à galerie a été surélevé au XVIe siècle. Une nouvelle église de style gothique a été ajoutée à l'ancienne au XIXe siècle. La grande nef sert au culte protestant, le chœur au culte catholique. A l'entrée de la nef sont quatre superbes bas-reliefs en bois exécutés au XVIe siècle par le sculpteur Wagner et consacrés à la vie de saint Materne et de saint Pierre. Derrière l'autel on aperçoit des tableaux de l'école de Schoengauer (l'artiste colmarien du XVe siècle), représentant des scènes de la Passion.

Devant Saint-Pierre, prendre la rue du Vieux-Marché-aux-Vins, la plus à gauche.

Dans un square, à droite, on verra un petit monument élevé aux trois Stoeber, poètes alsaciens du XIXe siècle. *Continuer tout droit par la rue de la Haute-Montée.*

A droite de celle-ci s'ouvre la place de L'HOMME-DE-FER. Elle tire son nom du personnage (probablement un garde municipal) cuirassé, casqué et la hallebarde en main, qui est accroché au premier étage de la maison portant le n° 2. C'est une figure traditionnelle de Strasbourg (*photo p.* 15).

A l'extrémité de la rue de la Haute-Montée s'embranche à droite la rue des Grandes Arcades dans laquelle on s'engagera pour gagner la place Kléber. (On peut se rendre plus directement à cette place en traversant la place de l'Homme-de-Fer et en suivant pendant quelques mètres la voie du tramway.)

La place Kléber.

Cette place date du XVIe siècle ; elle fut le cadre habituel des grandes fêtes et manifestations de la Cité. Les restes du général Kléber — né à Strasbourg en 1753 et assassiné au Caire en 1800 — reposent sous la statue qui lui a été élevée en 1840, œuvre du sculpteur alsacien Grass.

Kléber est très représentatif de cette race alsacienne, vigoureuse et belliqueuse, qui a donné à la France tant de glorieux soldats : 62 généraux, dont 40 nés à Strasbourg. « Rien n'est beau comme Kléber un jour de combat », disait Bonaparte.

Pendant l'occupation allemande, Kléber « a silencieusement représenté la résistance indomptable du peuple strasbourgeois ». Chaque année, après le banquet traditionnel, au moment où sonnaient les douze coups de minuit, les nouveaux étudiants alsaciens à l'Université venaient en muet cortège saluer le héros français.



LE POPULAIRE « HOMME ARMÉ ».
(Extrait de l'album « Histoire de l'Alsace » par Hansi ; Floury, éditeur.)

La place Kléber, au cours des journées inoubliables de 1918 (*voir p.* 11)



LA PLACE KLÉBER. (*Cliché LL.*)
Au centre, la statue de Kléber. — A gauche de la Cathédrale, le clocher du Temple-Neuf.

a vu le général Gouraud, puis les maréchaux et enfin le Président Poincaré rendre hommage au grand soldat.

Kléber tient à la main la demande de capitulation qui lui avait été adressée par l'amiral anglais Keith et à laquelle il répliqua : « Soldats, on ne répond à une telle insolence que par des victoires, préparez-vous à combattre. »

De caractère très indépendant, il usait parfois d'un langage plus familier. On connaît son apostrophe à Reubell : « Citoyen Reubell, dès que tu auras un pied hors du Directoire, tu auras le mien au c... »

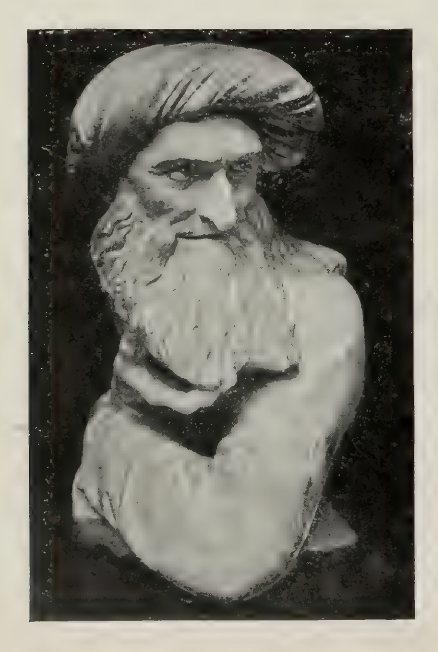
Les bas-reliefs représentent les batailles d'Héliopolis et d'Altenkirchen.

Bordant la face nord de la place, se trouve « L'AUBETTE » élevée par l'architecte Blondel au XVIIIe siècle. Ce nom d'Aubette provient de ce que, à l'aube, les différents corps de la garnison venaient y chercher des ordres. Elle fut incendiée par les obus allemands en 1870 ainsi que le Musée de la ville qu'elle contenait. Reconstruite, elle abritait le Conservatoire de Musique. Ce dernier sera transféré dans l'ancienne Chambre des Députés.

Le 21 novembre 1918, le corps de garde qui occupe la partie droite de l'édifice, retentit à nouveau, après quarante-huit ans, des sonneries et commandements français.

La place a conservé quelques vieilles maisons.

Le clocher qu'on aperçoit sur la *vue p.* 15, à gauche de la Cathédrale, est celui du Temple-Neuf, reconstruit après l'incendie de 1870. L'église faisait partie d'un ancien couvent de Dominicains. Dans le chœur avait été installée la Bibliothèque municipale qui comptait 400.000 volumes devenus la proie des flammes. Disparurent en même temps les bustes du comte de Lichtenberg et de sa maîtresse Barbe d'Ottenheim, chefs-d'œuvre de Claus Gerhart (*photos ci-dessous*) et le célèbre manuscrit à miniatures « *Hortus deliciarum* » (le jardin des délices) de Herrade de Landsberg (XIIe siècle). Cette abbesse du couvent de Hohenbourg (maintenant couvent de Sainte Odile) avait constitué, au moyen de cet ouvrage, une sorte d'encyclopédie illustrée destinée à l'instruction et à l'éducation de ses religieuses.





LE VIEUX COMTE DE LICHTENBERG ET SA JEUNE MAITRESSE BARBE (XVIe siècle).
***Ces bustes ont été détruits par le bombardement en* 1870.**

La place Gutenberg.

Après la place Kléber, continuer à suivre la rue des Grandes Arcades, jusqu'à la place Gutenberg (photo ci-dessous).

La statue de l'inventeur de l'imprimerie, qui fit à Strasbourg sa découverte, a été exécutée par David d'Angers en 1840. L'inauguration se fit au milieu de fêtes qui durèrent plusieurs jours. Ce quatrième centenaire de l'imprimeur attira à Strasbourg des délégations envoyées par tous les pays civilisés.

Gutenberg dans le costume de gentilhomme allemand du XVe siècle montre une feuille qui vient de sortir de la presse. Sur la feuille se trouve l'inscription « Et la lumière fut ». Le piédestal est garni de bas-reliefs montrant l'influence de l'imprimerie sur la civilisation.

Gutenberg était né à Mayence en 1400 d'une famille noble. Fuyant la ville pour des raisons politiques, il vint s'établir à Strasbourg vers 1420 sous un nom d'emprunt tiré d'une propriété familiale : « Zum guten berg » (à la bonne montagne). De 1438, à 1443, il appliqua son système de caractères mobiles en bois mis en presse (sa première presse a été brûlée en 1870 dans l'incendie du Musée). C'est de retour à Mayence que, vers 1445, il remplaça le bois par du métal dans la confection du caractère mobile.

L'imprimerie, comme toutes les grandes découvertes, a donné lieu à d'érudites controverses. On a opposé à Gutenberg des « antériorités » à Colmar et à Strasbourg même.

Derrière la statue, on voit l'ancien Hôtel de Ville, belle construction Renaissance alsacienne. C'est maintenant l'HÔTEL DU COMMERCE, siège de la Chambre de Commerce et du Cercle littéraire (*photo ci-dessous*).

Prendre, à gauche de la place, la rue Mercière (photo p. 18) *au bout de laquelle se dresse la Cathédrale.*

Au coin de la place Gutenberg et la rue Mercière, est une vieille maison à pans de bois sculptés qui est intéressante. Elle est visible en partie sur la *photo de la p.* 18.



LA STATUE DE GUTENBERG ET L'HOTEL DU COMMERCE (XVIe siècle), *siège de la Chambre de Commerce et du Cercle littéraire.*



LA RUE MERCIÈRE (nov. 1918). *La maison ancienne, au coin de la photo, à droite, est curieuse.*

LA CATHÉDRALE

L'édifice actuel fut commencé en 1015 par l'évêque Wernher de Habsbourg. Saint Bernard y célébra la messe en 1145. Un incendie le ravagea en 1176 et sa reconstruction fut entreprise par l'évêque Conrad Ier. Elle ne progressa que lentement. Les travaux de la nef durèrent de 1250 à 1275.

La splendide façade ouest actuelle, qui remplaça la façade romane, fut commencée en 1276, sous l'évêque Conrad de Lichtenberg et sur les plans du célèbre maître-d'œuvres Erwin qui y travailla jusqu'à sa mort, en 1318, sans pouvoir la terminer. En 1365, les tours étaient achevées, mais au lieu de les surmonter de flèches égales suivant le plan d'Erwin (*voir p.* 25), on les réunit par un corps massif et l'on ne termina que la tour nord.

Ulrich d'Ensingen suréleva cette tour jusqu'au premier étage au-dessus de la plate-forme. Jean Hültz termina la tour et la flèche en 1439. Il avait fallu cent soixante-trois ans pour réaliser, en partie et en la déformant, la conception d'Erwin.

Pendant la Réforme, les catholiques n'occupèrent plus que le chœur, les réformés jouissant de la nef ; puis, en 1561, les catholiques perdirent complètement l'église jusqu'au rattachement de Strasbourg à la France.

En 1725, Louis d'Orléans épouse, dans la Cathédrale, par procuration du roi Louis XV, Marie Leczinska. En 1790, le premier drapeau tricolore est déployé à la flèche.

Pendant les troubles révolutionnaires, de nombreuses statues sont mutilées. La Cathédrale devient Temple de la Raison. Pour sauver l'édifice d'une ruine plus complète et conserver la flèche que la fureur égalitaire de l'époque voulait décapiter, la municipalité fit hisser sur la croix terminale un bonnet phrygien en tôle, peint en rouge vif.

En 1870, les projectiles allemands mirent le feu à la toiture ; la flèche reçut 13 obus, des statues et des clochetons furent abîmés. Le drapeau blanc annonçant la reddition de la ville fut arboré à la tour.

En 1878, on éleva le couronnement actuel de la coupole du chœur et on ajouta un pignon et deux tourelles au mur de l'abside.

Depuis 1910, d'importants travaux de reprise en sous-œuvre sont entrepris pour la consolidation de la tour nord.

« J'ai vu Chartres, j'ai vu Anvers, il me fallait Strasbourg » a dit Hugo. M. Georges Delahache, dans sa belle et savante monographie, analyse clai-

rement le caractère particulier de la Cathédrale de Strasbourg. « Toute cette construction de grès, merveilleusement faite de lignes roses où s'encadrent des pans de lumière, étonne par sa hardiesse, mais, délicate autant que majestueuse, elle charme et n'accable point. On n'éprouve rien, ici, de cette tristesse lourde qui tombe des voûtes romanes, ni même de cette sérénité un peu grave qui s'impose à l'âme dans la contemplation des nefs gothiques : rêve autant que prière, l'hymne de pierre s'élève, rien ne l'arrête, il va se confondre, transparent et léger, dans l'air libre et le ciel bleu ! »



LA CATHÉDRALE. *Dessin de J. Rabuteau. (Illustration.)*

La façade occidentale (*place de la Cathédrale*).

C'est le 2 février 1276 que l'évêque Conrad de Lichtenberg inaugura les travaux de la façade d'Erwin, en enfonçant une pelle dans le sol et rejetant trois pelletées de terre. Les ouvriers se disputèrent la pelle épiscopale et l'un d'eux fut tué au cours de la bagarre.

Le génie d'Erwin a combiné les lignes de la façade pour accentuer l'impression de hauteur et de légèreté. Le regard monte d'un trait jusqu'au sommet de la flèche, à 142 mètres au-dessus du sol, conduit par les arcatures et les clochetons placés en avant des murs et formant une sorte de claire-voie verticale.

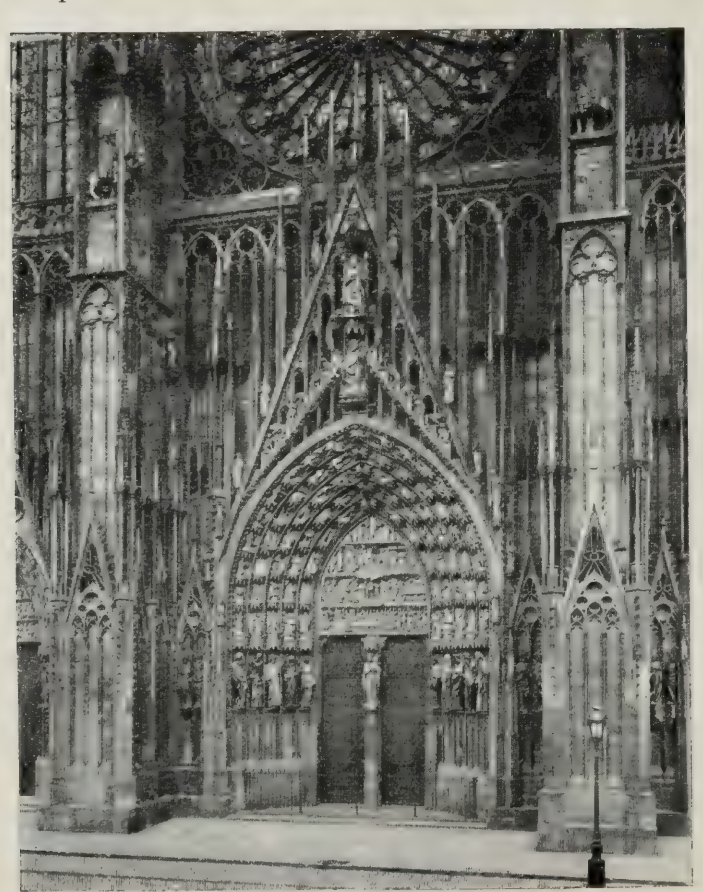
Durant la guerre, les grandes statues des portails ont été mises à l'abri et remplacées par des copies.

(Le portail central *photo ci-dessous*).

Les portes en bois recouvert de bronze, sont modernes. La statue de la Vierge qui orne le trumeau est également moderne ; elle est due à Grass.

De chaque côté se trouvent sept belles statues représentant des prophètes, sauf une, celle de gauche contre la porte, qui figure une Sibylle.

Un double gable surmonte le portail central. Le gable inférieur se termine par une statue de Salomon sur son trône. Douze lions ornent les rampants. Les deux derniers, dressés, soutiennent une statue de la Vierge assise, avec l'Enfant sur ses genoux.



LE PORTAIL CENTRAL.

Les sculptures des cinq voussures ont été refaites après la Révolution.

La première *(de l'extérieur vers l'intérieur)* contient les scènes de la Création du monde *(partie gauche)* et l'histoire d'Eve, d'Adam, de Caïn et d'Abel *(partie droite)*. La voussure suivante : l'histoire d'Abraham, Noé, Jacob, Moïse, Josué, Jonas, Samson. Celle du milieu : les martyres des Apôtres, de saint Etienne et de saint Laurent. L'avant-dernière : les docteurs de l'Eglise. La dernière *(touchant au tympan)* : les miracles du Christ.



LE TYMPAN DU PORTAIL CENTRAL.

Le magnifique tympan (*photo ci-dessus*) comprend quatre registres.

Dans le registre inférieur on voit, de gauche à droite : le Christ monté sur un âne, approchant de la porte de Jérusalem ; un curieux, juché sur un arbre, regarde l' « entrée » ; puis, derrière cette porte, la Cène ; en avant de la table, Judas, accroupi, regarde le Sauveur ; plus à droite, Judas embrassant Jésus qu'on arrête ; à côté de Judas, saint Pierre et son glaive, au-dessous de lui Malchus à qui il a tranché l'oreille droite, et dont le Christ préserve l'oreille gauche ; ensuite, Jésus traîné devant Pilate dont la mimique indique le détachement ; enfin, à l'extrémité droite du registre, le Christ attaché à une colonne et recevant les verges.

Dans le registre au-dessus du précédent : Jésus couronné d'épines, puis portant sa croix ; une femme tire sur cette croix, on lui voit à la main trois gros clous ; au centre, Jésus crucifié au-dessus du cercueil d'Adam (le nouveau monde rachète l'ancien), l'Eglise reçoit son sang dans une coupe ; ensuite, la descente de croix et enfin la Résurrection (les soldats endormis gisent sous le tombeau, un ange montre le linceul vide).

Dans le registre suivant : Judas qui se pend ; puis des monstres sortant de l'enfer dont Adam et Eve, nus, s'éloignent conduits par le Christ ; ensuite sainte Madeleine et Jésus qui lui dit : ne me touchez pas, et enfin saint Thomas incrédule, touchant les plaies du Christ.

Le registre supérieur (le Christ montant au ciel) est moderne.



LE SÉDUCTEUR ET LES VIERGES FOLLES. (*Cliché LL.*)

LE PORTAIL DE DROITE (*photos ci-contre*).

De chaque côté de la porte sont les célèbres statues des Vierges sages et des Vierges folles. A gauche, le Séducteur, engageant, offre la pomme à la Vierge souriante qui dégrafe sa robe ; elle a laissé tomber sa lampe à ses pieds ; ses compagnes ont renversé la leur. A droite, l'Epoux est auprès des Vierges sages qui ont gardé leurs lampes, prêtes à l'accueillir.

LE SOURIRE ENGAGEANT DU SÉDUCTEUR. (*Cliché LL.*)





L'ÉPOUX ET LES VIERGES SAGES. (*Cliché LL.*)

Sur les socles de ces douze grandes statues, est sculpté un calendrier donnant les signes du zodiaque et les occupations de chaque mois. Le tympan a été refait.

Le portail de gauche.

Les parties les plus intéressantes sont les grandes statues qui représentent les Vertus et les Vices. Les sculptures du tympan et des voussures ont été refaites à l'époque moderne.



LA VIERGE CONSENTANTE. (*Cliché LL.*)

L'ÉTAGE DE LA ROSE (*photos p. 19 et ci-dessous*).

La magnifique rose qui a près de 14 mètres de diamètre comprend 16 branches qui partent d'une petite rose centrale. Elle est en retrait, derrière une couronne de fleurs de lis qui occupe toute la baie.

Par le travers de cet étage, les contreforts sont évidés et contiennent quatre statues équestres de rois, modernes. Une cigogne surmonte les dais qui les abritent.

Au-dessus de la rose, se trouve la galerie des Apôtres. Au centre est la Vierge, au-dessus, trône le Christ. Toutes ces statues ont été refaites.

Les deux grandes fenêtres latérales sont en retrait, derrière un réseau d'arcatures.

L'ÉTAGE SUPÉRIEUR (*photos p. 19 et ci-dessous*).

Les deux tours sont chacune percées de trois hautes fenêtres. Le corps central qui relie les tours, contrairement au plan d'Erwin (*voir schéma p. 25*), sert de clocher et a deux fenêtres munies d'abat-sons. La surface murale au-dessus de ces fenêtres, est décorée de nombreuses statues, la plupart refaites ou modernes. La plate-forme est à 66 mètres de hauteur.



LA CATHÉDRALE AU-DESSUS DES VIEUX TOITS. (*Cliché LL.*)
Voir sur la page ci-contre le plan initial de la façade.

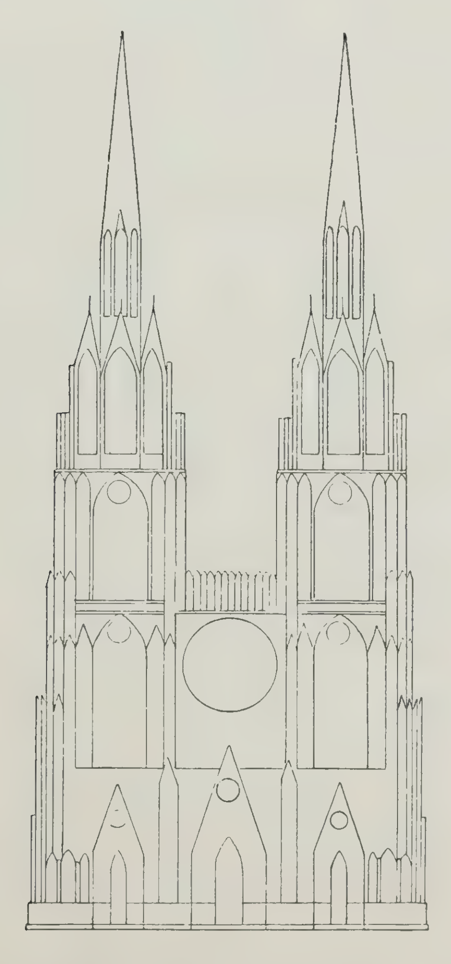
La tour du Nord et sa flèche *(photo p. 24).*

La tour, qui devient octogonale au-dessus de la plate-forme, monte encore de 40 mètres puis se termine par une flèche dont le sommet est à 142 mètres au-dessus du sol. Sur quatre des côtés de l'octogone s'élèvent des tourelles à jour contenant des escaliers (celle du nord-ouest a un escalier double permettant à deux personnes de s'entendre monter sans se voir).

La merveilleuse flèche ajourée de Jean Hültz n'a de massif que les arêtes. Les escaliers sont logés dans six étages de petites tourelles surmontant les arêtes. Au-dessus est un étage carré flanqué de quatre tourelles qui renferment la suite des escaliers ; enfin, la lanterne octogonale, avec sa croix à quatre branches horizontales, termine l'édifice.

Ascension de la plate-forme et de la tour.

L'entrée est au bas de la tour sud. Le gardien vend des tickets de prix variables suivant la hauteur de l'ascension (*plate-forme* 0 *fr.* 50, *les quatre tourelles*, 1 *fr.*, *la flèche*, 5 *fr.*).



La façade de la Cathédrale telle que l'avait conçue son auteur Erwin.
A rapprocher des photos p. 24 et 19.

330 marches conduisent à la plate-forme d'où la vue est merveilleuse. Une table d'orientation guide les visiteurs. Les touristes non sujets au vertige pourront monter jusqu'aux tourelles de la tour nord et même jusqu'à la flèche.

Gœthe parle avec ravissement de cette ascension : « Je montais tout seul au plus haut sommet de la Cathédrale et je m'asseyais sous la couronne. J'y restais bien un quart d'heure, puis je me hasardais à passer sur l'étroite plate-forme qui peut avoir à peine une aune carrée où, se tenant debout, presque sans appui, on a devant soi la contrée sans bornes tandis que les objets et les ornements les plus rapprochés cachent l'église et l'emplacement sur lequel on se trouve. C'est absolument comme si l'on se voyait enlever dans une montgolfière». (Cité par Welschinger dans son excellent ouvrage sur Strasbourg).



STRASBOURG VUE DE LA PLATE-FORME DE LA CATHÉDRALE.

La façade sud *(place du Château).*

Jusqu'au XVIII[e] siècle, des boutiques étaient adossées aux deux façades nord et sud de la Cathédrale (*gravure ci-dessous*). Démolies, elles ont été remplacées par une galerie surmontée d'une balustrade de style ogival qui va des tours jusqu'au transept. La galerie du sud est couverte d'un toit, celle du nord est ouverte.

Deux autres balustrades, l'une au-dessus des fenêtres des bas côtés, l'autre à la naissance de la toiture de la nef, courent le long de la façade, encadrant les contreforts et les arcs-boutants. Les contreforts sont surmontés de clochetons qui sont ornés de statues, la plupart refaites. La haute chapelle adossée au transept (*photo p.* 29) est la chapelle Sainte-Catherine ajoutée au XIV[e] siècle. Au-dessous est la chapelle Saint-Michel, moderne. La porte qui s'ouvre dans la galerie, à côté de cette chapelle, est la porte des « Tailleurs de pierre » de l'Œuvre-Notre-Dame (*voir p.* 40). L'atelier de sculpture est entre les contreforts.

LE PORTAIL DE L'HORLOGE *(gravure ci-dessous et photo p.* 29).

Le portail roman du transept sud, appelé portail de l'Horloge, est le plus ancien de la Cathédrale. Limité par deux massifs contreforts, il est percé de deux portes en plein cintre accolées. Les boudins des arcs reposent sur des colonnes à chapiteaux de feuillages qui supportaient autrefois de belles statues d'apôtres détruites à la Révolution. Entre les deux portes se trouve la statue de Salomon, refaite. Sur le socle est rappelé le jugement des deux femmes qui se disputaient l'enfant. Au-dessus de Salomon, le Christ *(photo p.* 30*)*.

Les célèbres statues de l'Eglise et de la Synagogue (*photo p.* 28) sont placées de chaque côté de Salomon ; ce sont des types parfaits de la sculpture française du XIII[e] siècle (des statues analogues se rencontrent à Notre-Dame de Paris et à la Cathédrale de Reims). Les statues en place sont des copies, les originaux se trouvent dans la chapelle Saint-André (*voir p.* 37).



VUE ANCIENNE MONTRANT LES MAISONS ET LES BOUTIQUES ACCOLÉES A LA CATHÉDRALE.

Elles ont été démolies et remplacées par une galerie (voir ci-dessus).







L'ÉGLISE. (*Cliché LL.*)

LA SYNAGOGUE. (*Cliché LL.*)

L'Eglise, couronnée, de maintien fier et assuré, tient le calice d'une main, la croix de l'autre. Sur le dais qui la surmonte est portée une inscription latine signifiant : « Par le sang de Jésus-Christ, je suis ton vainqueur ». La Synagogue, sans couronne, abattue, la tête penchée, a les yeux bandés, elle tient d'une main une lance brisée et de l'autre laisse pendre les tablettes de l'Ancienne Loi. Le dais porte la phrase : « C'est ce sang qui m'éblouit », répondant à l'inscription qui se trouve au-dessus de l'Eglise.

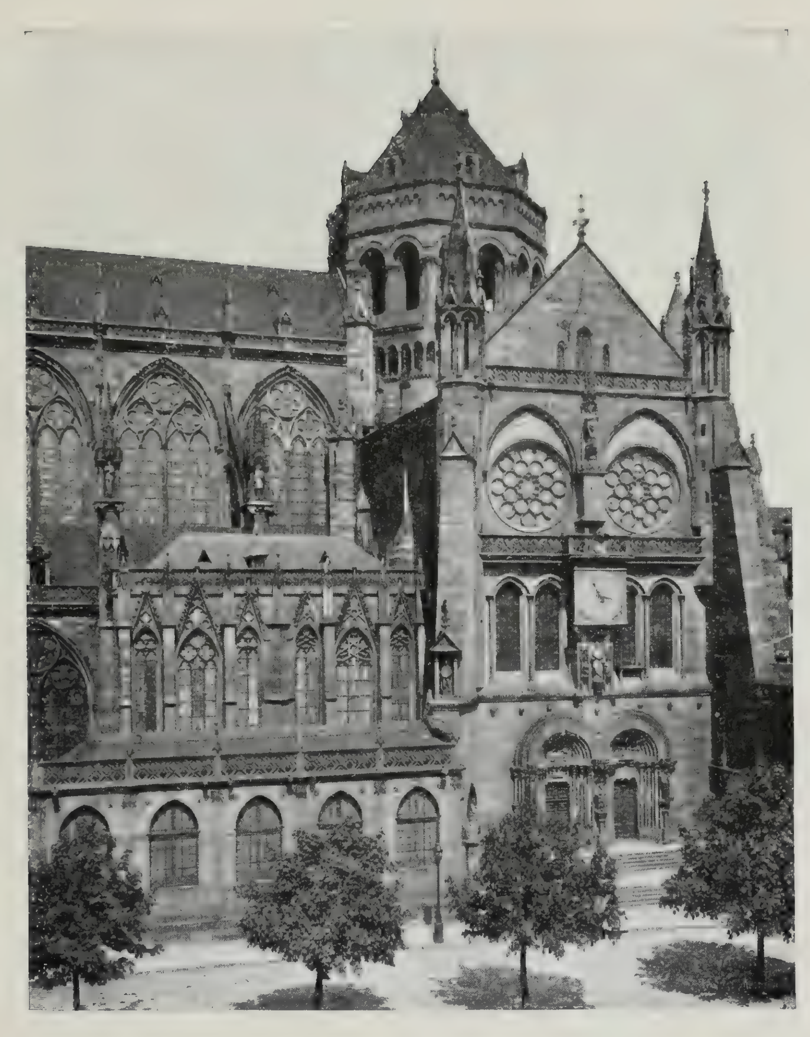
Dans le tympan de la porte de gauche, se trouve le chef-d'œuvre admirable de la Mort de la Vierge (*photo p.* 30). La Vierge mourante est étendue sur un lit. Une femme dans une attitude de douleur profonde est à ses pieds. Les Apôtres, aux expressions diverses, allant de la gravité au désespoir, sont autour d'elle et deux d'entre eux la soutiennent. Jésus, dont la douleur est concentrée, bénit sa mère de la main droite ; dans la main gauche, il tient une figurine qui représente l'âme de la Vierge. Toute la facture, et plus particulièrement les draperies rappellent nettement l'antique.

Le groupe symétrique, dans la porte de droite, représente le Couronnement de la Vierge.

Au-dessous des deux tympans sont deux reliefs entièrement refaits figurant : celui de gauche, les Apôtres portant le Corps de la Vierge (*photo p.* 30), celui de droite, l'Assomption.

Au-dessus des portes se voit une statue de la Vierge entre deux Saints (moderne) puis le cadran de l'Horloge astronomique.

Plus haut, entre deux balustrades du XVe siècle se trouvent deux roses composées d'une double couronne de cercles autour d'un oculus central. Entre les roses est une statue de saint Arbogast. Un pignon entre deux clochetons domine le tout (*photo p.* 29).



FAÇADE SUD
ET
PORTAIL
DE
L'HORLOGE.

Il y a trois cadrans solaires sur ce portail : l'un au centre de la balustrade inférieure que regarde un homme en costume du XVe siècle ; l'autre sur le pignon, le troisième tenu par un personnage, sur le contrefort de gauche.

Contre le contrefort de droite est la statue d'Erwin, l'architecte de la façade ouest, contre celui de gauche, la statue de Sabine, dont on a fait, à tort, la fille d'Erwin (on a longtemps attribué à Sabine les statues disparues des Apôtres et celles de l'Eglise et de la Synagogue).

Au-dessus du transept, on aperçoit la tour octogonale qui surmonte la coupole du chœur *(photo ci-dessus)*. Elevée en 1878 par l'architecte Klotz, elle est plus élégante que la pyramide tronquée qu'elle a remplacée. Cette dernière a supporté longtemps le télégraphe aérien de Chappe.

L'abside est engagée dans le lycée. Elle est formée d'un mur droit, terminé par un pignon flanqué de deux tourelles élevées en même temps que le couronnement de la coupole.

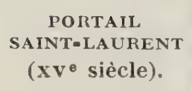
La façade nord (*place du Dôme*).

La façade nord diffère de celle du sud par le portail du transept, appelé portail Saint-Laurent (*photo p.* 30). Il date de la fin du XVe siècle, extrême limite du gothique, alors que le portail de l'Horloge est roman et le portail principal du XIIIe siècle. La décoration aussi bien que la statuaire des trois époques offrent un contraste saisissant.

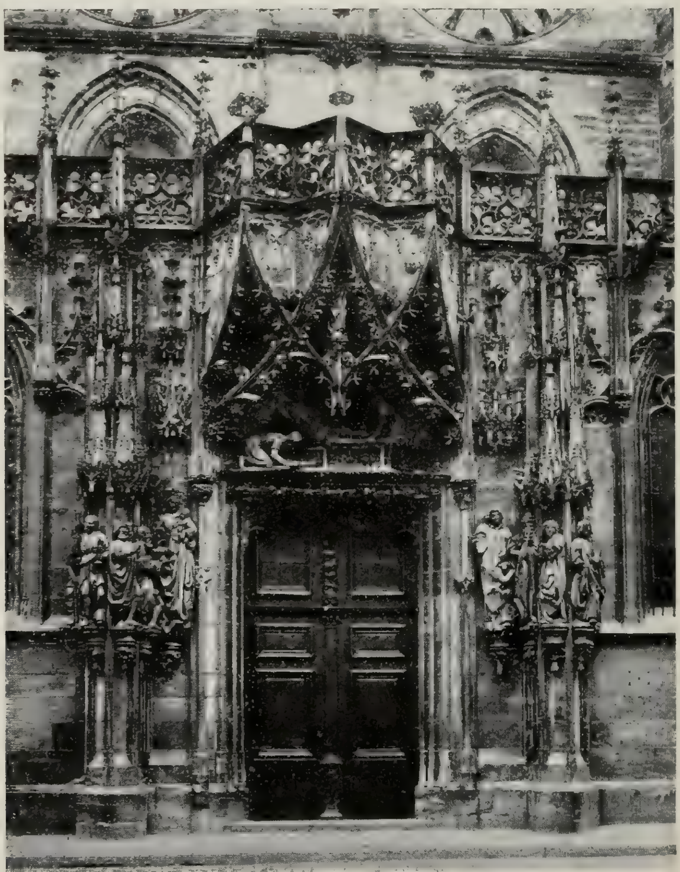


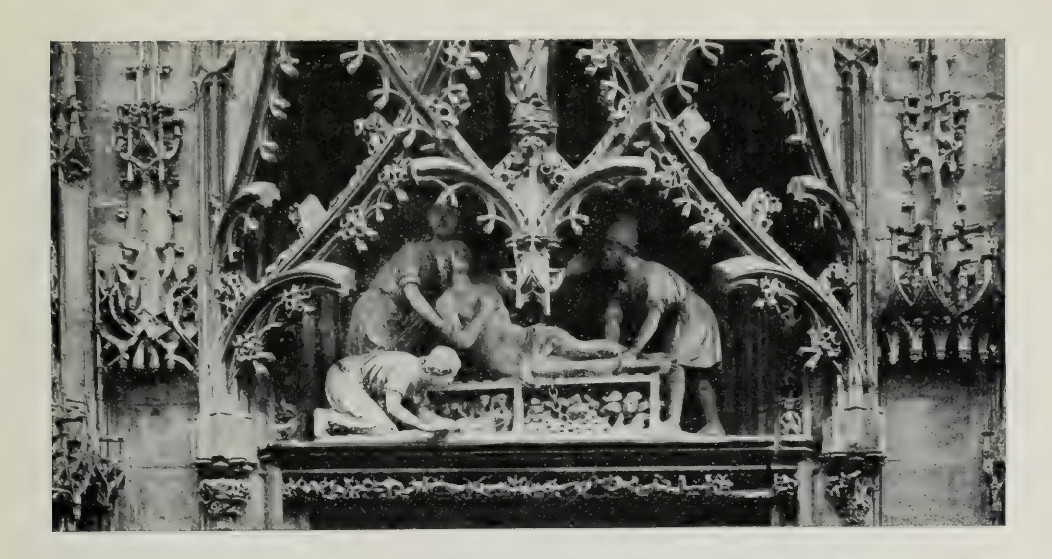
PORTAIL DE L'HORLOGE.

A gauche : l'Eglise; dans le tympan : la Mort de la Vierge ; à droite : Salomon et le Christ.
Comparer ce portail roman au portail de la fin du gothique ci-dessous et à celui du XIIIe, p. 20.



PORTAIL SAINT-LAURENT (XVe siècle).



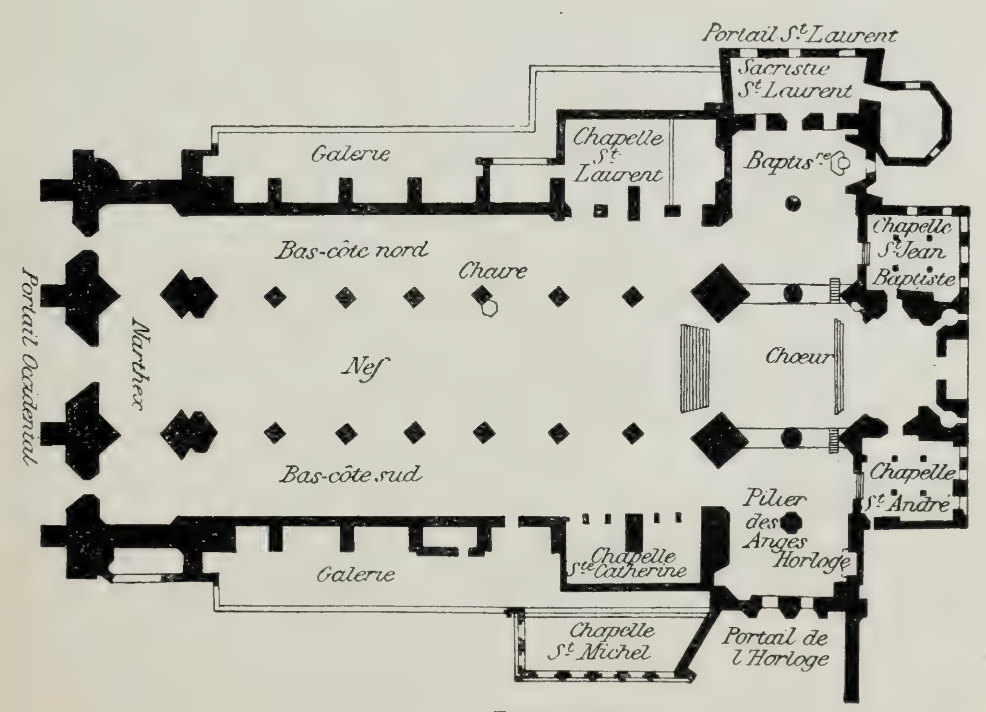


LE MARTYRE DE SAINT LAURENT.

Le groupe du martyre de saint Laurent (refait au XIXe siècle) se trouve sous un dais très débordant. Le Saint est tenu sur le gril par deux bourreaux, tandis qu'un troisième attise le feu.

De chaque côté de la porte Renaissance (*photo p.* 30), on voit cinq statues. Contre la porte : la Vierge à gauche, saint Laurent à droite. Les quatre statues qui entourent le pilier de gauche représentent les trois rois mages avec leurs présents, ainsi qu'un berger ; celles de droite : un pape coiffé de la tiare et trois personnages non identifiés.

En arrière du portail, on voit le mur roman du transept, percé de deux roses.



PLAN DE LA CATHÉDRALE.

Intérieur de la Cathédrale.

Comme on le voit sur le plan (*p.* 31), la Cathédrale a la forme d'une croix latine dont la branche supérieure est très peu saillante. Le chœur déborde de l'abside jusque sur la croisée du transept. La nef, flanquée de deux bas côtés, se termine à l'ouest par un porche ou *narthex.* L'édifice mesure 103 mètres de long, c'est-à-dire qu'il est sensiblement plus court qu'Amiens (145 m.) ou Notre-Dame de Paris (130 m.), la nef est également moins haute : deux fois la largeur au lieu de trois.

Le Narthex.

Entrant dans la Cathédrale par la façade principale, on pénètre d'abord dans le narthex qui se trouve sous la façade et les tours. Il se divise en trois parties voûtées correspondantes à la nef et aux bas côtés. Il est actuellement embarrassé par les travaux de consolidation de la tour nord. Cette partie de l'église est l'œuvre d'Erwin, comme la façade. Les vitraux de la grande rose ont été refaits au XIXe siècle. Les fenêtres latérales ont des vitraux intéressants du XVe siècle.

La Nef.

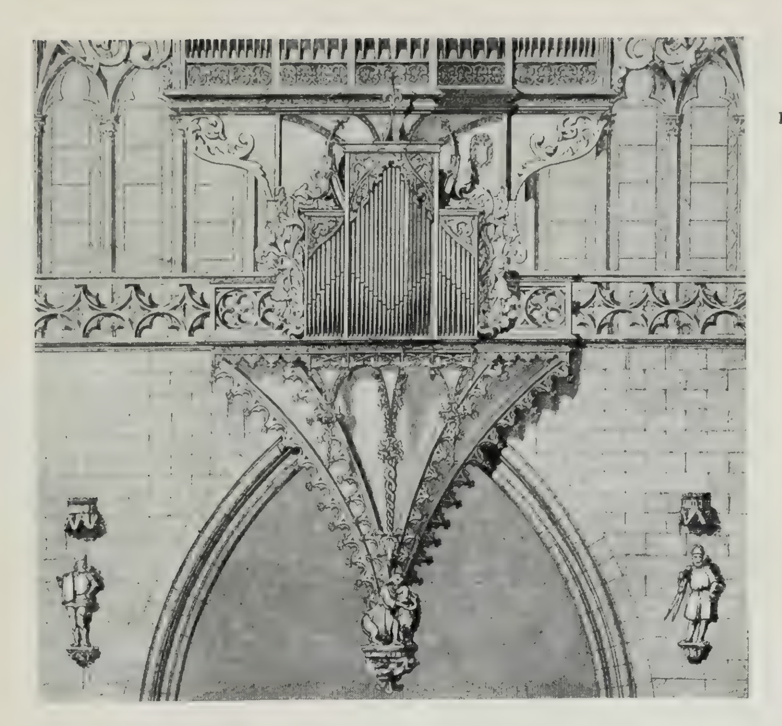
La nef, du XIIIe siècle, se compose de sept travées. Les clés des voûtes ogivales sont ornées de têtes et de feuillages sauf celle du centre qui est un simple oculus. Les piliers sont faits d'un faisceau de colonnes dont les unes montent jusqu'à la voûte pour recevoir les arcs ogifs, les autres soutiennent les arcades latérales et les arcs des bas côtés. Un beau triforium aux colonnes sculptées règne au-dessous des fenêtres hautes.



LA NEF
(*Cliché LL.*)

Les vitraux du triforium sont modernes ; ceux des fenêtres sont anciens (XIIIe et XIVe siècles) et représentent des Saints, des Evêques et des scènes de la Bible.

Les murs des bas côtés sont décorés d'une arcature (*voir l'arrière-plan de la photo, p.* 34) qui présente des motifs sculptés très variés. Les fenêtres ont de très beaux vitraux des XIIIe et XIVe siècles consacrés, ceux du nord aux Rois, ceux du sud à la vie du Christ.



LES PERSONNAGES SATIRIQUES DES ORGUES.

Les Orgues.

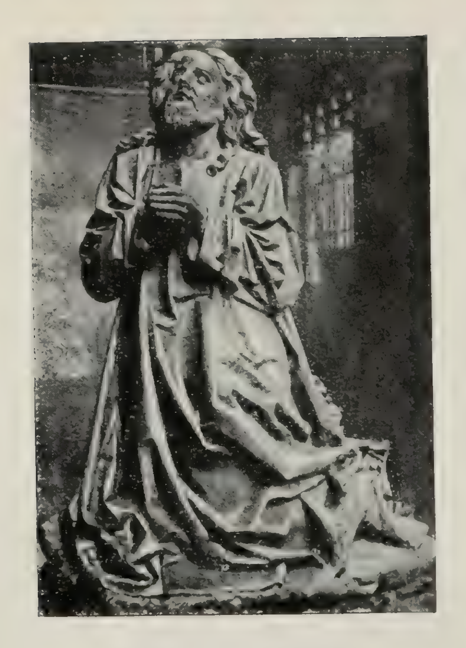
L'emplacement des orgues se trouve au-dessus de la deuxième arcade de la nef. Elles sont actuellement démontées pour ne pas gêner les réparations en cours. Ces orgues ont été reconstruites au XVIII[e] siècle, dans l'ancien buffet du XV[e] siècle. Sur ce buffet, sont les personnages sculptés qui furent longtemps célèbres : à l'extrémité inférieure, Samson ouvrant la gueule du lion ; à gauche, un héraut ; à droite, un bourgeois, tous les deux tenant une trompette (*dessin ci-dessus)*. Ces figures étaient manœuvrées par des fils partant de l'orgue et, le jour de la Pentecôte, à l'entrée de la procession se mettaient en mouvement. Par le canal du bourgeois de droite, le bedeau caché, lançait, aux éclats de rire de la foule, des propos licencieux. Cette tradition ne disparut qu'à la Réforme.

La Chaire.

Au delà des orgues, on aperçoit la chaire en pierre construite en 1486 par Jean Hammerer (*photo p.* 34). Sa décoration en gothique finissant est extrêmement fouillée. L'abat-voix est moderne. Cette chaire fut construite pour le prédicateur Jean Geiler qui, pendant un quart de siècle fustigea rudement par la parole les mœurs relâchées de ses contemporains et leurs traditions souvent peu respectueuses du saint lieu. Sous ses yeux, sculptés sur l'appuie-mains, un moine et une religieuse persistaient à oublier leurs vœux. Ces figures ne disparurent qu'au XVIII[e] siècle.

L'Ancien Puits.

A hauteur de la chaire, dans le bas-côté sud, se trouvait un puits : le « Kindelsbrunnen » datant de l'origine de l'église, qui resta ouvert jusqu'en 1766. L'eau servait aux baptêmes de la ville et des environs. Pendant des siècles, on conta aux petits Strasbourgeois qu'on était allé les chercher dans le « Kindelsbrunnen ».





LE CHRIST EN PRIÈRE. JUDAS ET LES SOLDATS.
Figures du groupe du Mont des Oliviers (XVe siècle).



LA CHAIRE (XVe siècle.) *(Cliché LL.)*

CHAPELLES SAINT-MICHEL ET STE-CATHERINE.

La chapelle Saint-Michel est ménagée dans la galerie extérieure de l'église. *S'adresser au bedeau pour la visite* (*pourboire*). Le seul intérêt de cette chapelle est qu'elle contient le curieux groupe du XVe siècle : le Mont des Oliviers. Le Christ est représenté à genoux, un ange sur un rocher lui montre le calice d'amertume ; les trois disciples sont endormis; les soldats guidés par Judas sortent de Jérusalem et se dirigent vers Jésus. Il y a beaucoup d'expression et de vie dans toutes ces sculptures.

La chapelle Sainte-Catherine occupe les deux travées du bas côté sud touchant le transept. Elle fut ajoutée à la nef au XIVe siècle. Sur les piliers qui la séparent du bas côté sont placées cinq statues représentant des Saints. Au milieu de la dernière baie est un Christ du XVIIIe siècle. Dans une niche, on apercevra un beau bas-relief : « la Mort de la Vierge », entre les deux donateurs à genoux. C'est l'œuvre d'art la plus intéressante de la chapelle. Les vitraux, du XIVe siècle, sont consacrés aux Apôtres.

C'est dans la chapelle Sainte-Catherine qu'un tonneau de vin était installé pour la fête de la Dédicace. Les fidèles s'y rafraîchissaient et y passaient une nuit agitée. Jean Geiler (*voir p.* 33) obtint la suppression de cette tradition.

Au pied du pilier séparant le chœur du bas côté sud est un bel autel du XVIe siècle, à triptyque. L'œuvre fut achetée au XIXe siècle, 100 marks, à un paysan des environs de Strasbourg.

Le pilier des Anges.

Le célèbre Pilier des Anges est au centre du transept sud, à côté de l'Horloge astronomique. Ce pilier magnifique fut élevé de 1230 à 1250. A la base sont sculptés les attributs des quatre Evangélistes : l'ange, le lion, le bœuf et l'aigle. Au-dessus se trouvent les Evangélistes, puis des anges sonnant la trompette du Jugement dernier, enfin le Christ et trois anges portant les instruments de la Passion.

Le transept sud fut édifié aux XIIe et XIIIe siècles : le roman et le gothique s'y mêlent. Les deux roses du portail ont des vitraux du XIIIe siècle représentant l'Ancienne et la Nouvelle Loi. Les autres fenêtres représentent des Saints. Dans la partie haute du mur (*photo ci-contre*) à gauche de l'Horloge, au-dessus d'un arc roman aveugle, on remarquera un vitrail du XIIIe siècle sur lequel est peint un gigantesque saint Christophe, le porte-Christ. C'est le plus grand personnage de vitrail connu (8 mètres de haut).

Sur le même mur, au-dessus de la balustrade du XVe siècle, subsiste une fresque de cette époque, traitée en triptyque. Au centre : la Naissance du Christ, sur les volets : deux Saints.



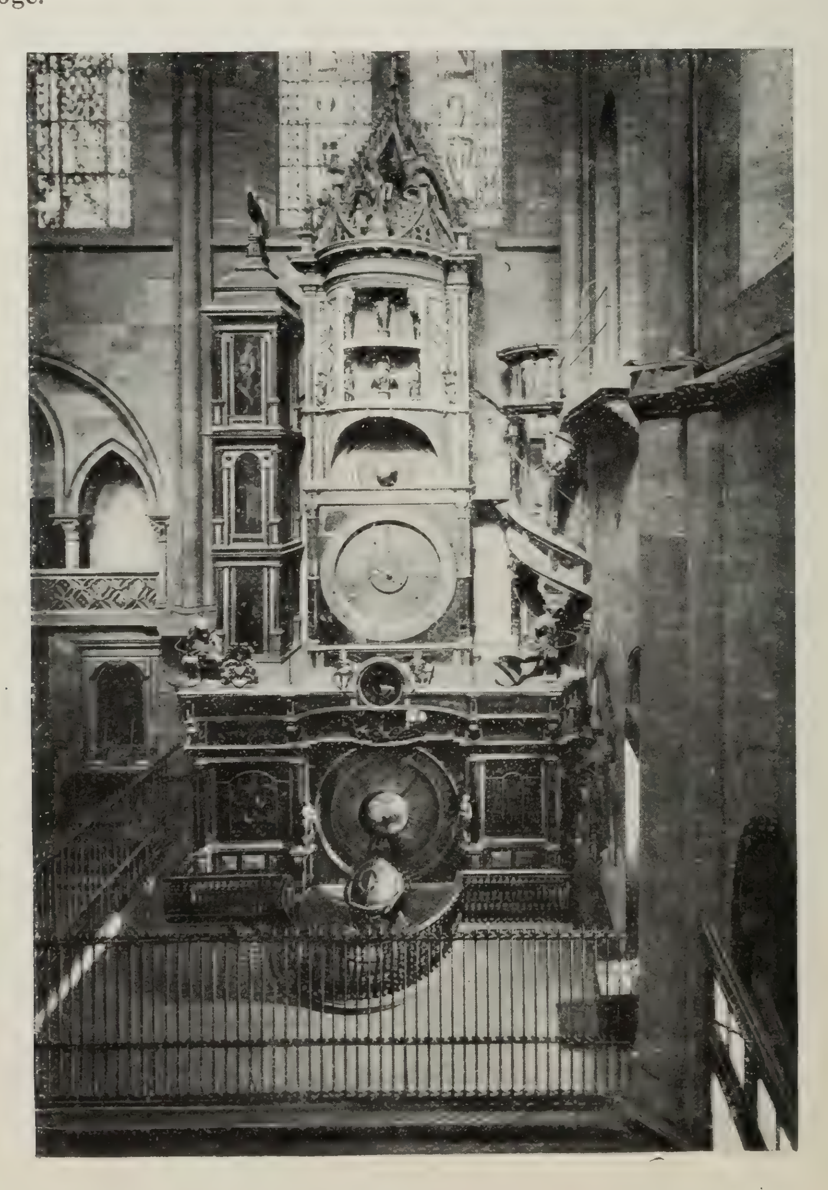
LE PILIER DES ANGES (XIIIe siècle).

L'Horloge astronomique.

L'Horloge astronomique est, depuis six siècles, une des curiosités populaires de la Cathédrale. La première horloge de 1352 *(gravure p. 37)* fut reconstruite au XVIe siècle par un professeur de l'Université de Strasbourg. La tradition raconte que le Magistrat (municipalité) poussa l'enthousiasme jusqu'à crever les yeux de l'inventeur afin d'être sûr que l'horloge resterait unique au monde. L'aveugle se serait alors fait transporter auprès de son œuvre pour corriger un défaut imaginaire et pour se venger, brisant un ressort, aurait détraqué tout le mécanisme.

L'horloge actuelle a été installée de 1838 à 1842, dans l'ancien buffet, par J.-B. Schwilgué (le portrait de ce Strasbourgeois à la fois mathématicien et mécanicien, se trouve sur la tourelle de gauche, au-dessus du lion). Elle donne le temps sidéral, le temps vrai, le temps moyen. Un calendrier perpétuel, l'indication des fêtes mobiles religieuses, des heures de lever et de coucher du soleil et de la lune, des mouvements relatifs du Soleil, de la Terre, de la Lune et des planètes complètent la partie scientifique de l'horloge.

L'HORLOGE ASTRONOMIQUE (*Cliché LL.*)



Les sept jours de la semaine sont représentés par des chars traînant des divinités qui apparaissent dans une ouverture au-dessous du cadran : Diane, le lundi, puis Mars, Mercure, Jupiter, Vénus, Saturne, Apollon.

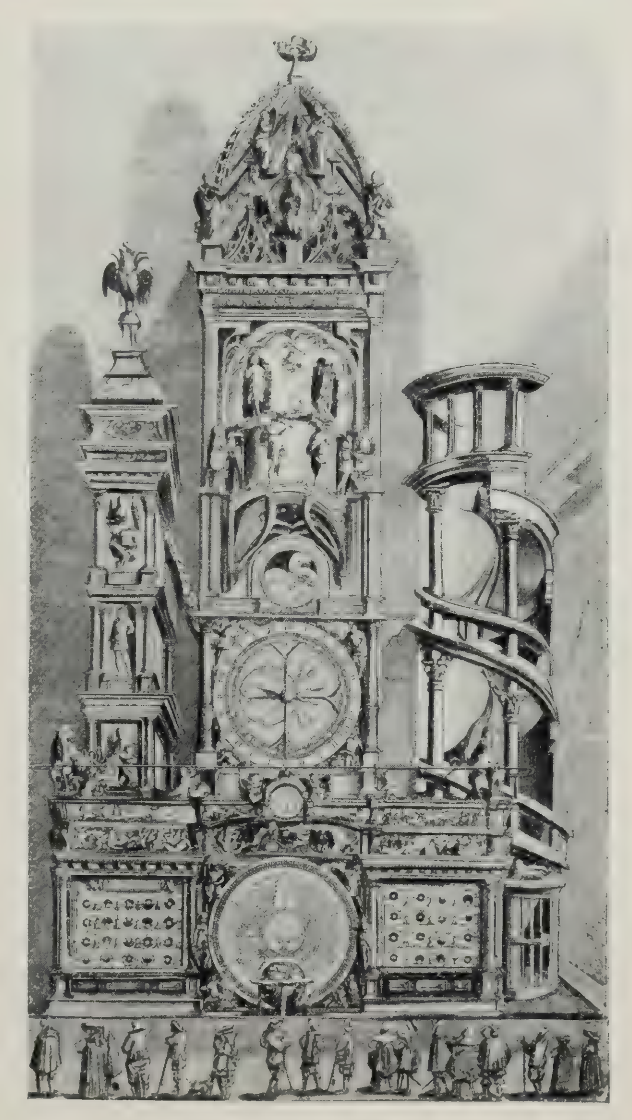
Une série d'automates fonctionnant tous les quarts d'heures distraient le public nombreux qui se presse d'ordinaire dans cette partie du transept.

Le premier coup de chaque quart d'heure est frappé par un des deux anges qui encadrent le cadran du « temps moyen », au centre de la Galerie aux lions.

Le deuxième coup des quarts d'heure est sonné par un des « Quatre Ages » qui défilent devant la Mort dans la partie supérieure de l'horloge, au-dessus du globe des phases de la lune (l'Enfant frappe le premier quart, l'Adolescent le second, l'Homme le troisième, le Vieillard le quatrième). Les heures sont sonnées par la Mort qui frappe un timbre avec l'os qu'elle tient à la main. Elle ne s'arrête jamais alors que les Ages ne défilent que le jour. Au dernier coup que donne l'os de la Mort, le second ange de la galerie aux lions (*voir plus haut*) retourne son sablier. A midi (*stationnement 0 fr. 40 par personne*) un grand défilé se produit dans la niche, au sommet de l'horloge. Les douze Apôtres passent devant le Christ en le saluant gravement. Jésus les bénit de la main tandis que le coq, perché sur la tour de gauche, bat trois fois des ailes et lance trois fois son cocorico en souvenir du reniement de saint Pierre.

Le moteur central de l'Horloge est remonté tous les huit jours. Les indications astronomiques ont été calculées pour une période sans limites.

Après avoir vu l'Horloge et avant de revenir vers le chœur, on pourra jeter un coup d'œil dans la Chapelle Saint-André dont l'entrée est sous la fresque signalée plus haut (*p.* 35). Cette chapelle date de la fin du XIIe siècle. On y verra le mausolée d'un doyen de la Cathédrale (XVIIe s.), un bas-relief représentant une Vierge à l'Enfant avec les donateurs (XVIe s.) et les originaux des statues du portail de l'Horloge.



L'HORLOGE DE 1352.

Le Chœur.

Revenant sur ses pas, on passera devant le chœur. Il occupe l'abside et le carré du transept et se trouve très surélevé par rapport à la nef. Le mur du fond demi-circulaire à l'intérieur, plat à l'extérieur, est de la fin du XIIe siècle. Les arcatures qui le décorent sont modernes, de même que les peintures imitant les mosaïques byzantines, œuvre de Steinlé. Le vitrail de la fenêtre du fond est moderne, ceux des fenêtres latérales sont du XIIIe siècle. Le maître-autel a été reconstruit au XIXe siècle.

Le carré du transept est surmonté d'une coupole romane. Le grand arc, vers la nef a reçu une vaste peinture de Steinheil qui représente le Jugement dernier.

De chaque côté des marches conduisant de la nef au chœur, on aperçoit un escalier qui descend dans la CRYPTE romane. Elle s'étend sous le chœur et comprend trois nefs.

Entre le chœur et la nef se trouvait un merveilleux jubé du XIIIe siècle. Il fut détruit en 1682, lors des remaniements qu'on fit subir à la Cathédrale pour la mettre au goût du siècle.

Transept nord.

A gauche du chœur, on se trouve dans le bras nord du transept. Dans le mur de l'est (vers l'abside) on verra un portail roman, maintenant aveugle, dans lequel se trouve un magnifique BAPTISTÈRE en pierre, du XVe siècle, œuvre de Jodoque Dotzinger.

A droite du baptistère est l'entrée de la CHAPELLE SAINT-JEAN-BAPTISTE (milieu du XIIIe s.). Au fond et à droite, dans le mur, on y verra le beau tombeau de l'évêque Conrad de Lichtenberg qui fit commencer la façade ouest. L'œuvre est attribuée à Erwin, l'auteur de cette façade. Dans le même mur se trouve une Vierge à l'Enfant et le donateur (XVe siècle).

Revenant au transept, on trouvera, à l'extrémité du bras nord, une porte en plein cintre de l'ancien portail roman, donnant sur la sacristie Saint-Laurent. Cette chapelle et son portail extérieur (*voir p.* 30) furent ajoutés au transept roman à la fin du XVe siècle. La sacristie du Grand Chapitre, accolée à la sacristie Saint-Laurent, a été élevée au XVIIIe siècle par Massol, l'architecte des Rohan.

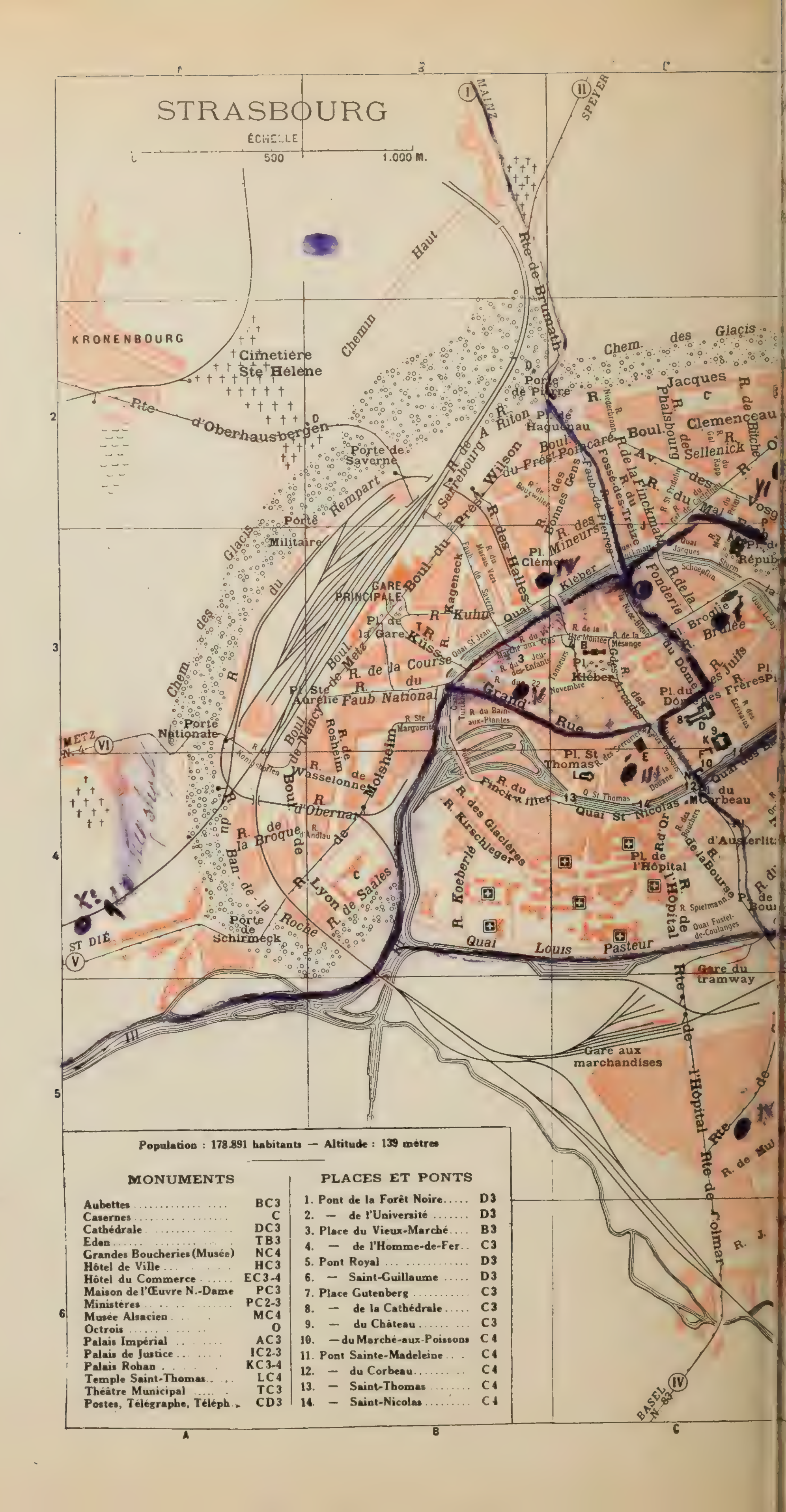
Les vitraux du transept nord sont des XIIe et XIIIe siècles.

Revenant dans la nef, on a à sa droite la Chapelle Saint-Laurent construite au XVIe siècle. Les statues qui la décorent sont modernes, l'autel est du XVIIe siècle. Ses vitraux, du XIVe siècle, proviennent du Temple-Neuf (*voir p.* 16). En 1904, un vestibule, œuvre de M. Knauth, l'architecte de la Cathédrale, a été ajouté à la Chapelle.

Tapisseries. — Vitraux.

La Cathédrale possède 14 magnifiques tapisseries du XVIIe siècle qui sont suspendues le long de la nef pendant la Fête-Dieu. Elles représentent des scènes de la vie de la Vierge. Le Chapitre de Strasbourg les acheta 10.000 livres, en 1739, au Chapitre de Notre-Dame de Paris. Elles avaient été exécutées à l'occasion de la naissance longtemps désirée du Dauphin, fils de Louis XIII, en 1638.

Les vitraux de la Cathédrale sont nombreux et remarquables. 500.000 éléments assemblés composent 4.600 panneaux. Ils datent des XIIe et XIVe siècles, mais ont beaucoup souffert au cours des âges ; 1.121 panneaux furent brisés en 1870. De grands travaux de restauration, équivalant parfois à une réfection totale, ont été exécutés au XIXe siècle. Les vitraux intéressants ont été signalés au cours de la visite.


STRASBOURG
ÉCHELLE
500
1.000 M.
KRONENBOURG
Cimetière Ste Hélène
Rte d'Oberhausbergen
Chemin Haut
Rte de Brumath
Porte de Pierre
Porte de Saverne
Porte Militaire
Glacis du Rempart
Chem. des Glacis
GARE PRINCIPALE
Pl. de la Gare
Porte Nationale
Porte de Schirmeck
Gare aux marchandises
Gare du tramway
Quai Louis Pasteur
Quai St Nicolas
Grand' Rue
Pl. Kléber
Pl. St Thomas
Pl. de l'Hôpital
Pl. Broglie
Boul. Clemenceau
Rte de l'Hôpital
Rte de Colmar
METZ N. 4
ST DIÉ
MAINZ
SPEYER
BASEL N. 83
Population : 178.891 habitants — Altitude : 139 mètres
MONUMENTS
Aubettes BC3
Casernes C
Cathédrale DC3
Eden TB3
Grandes Boucheries (Musée) NC4
Hôtel de Ville HC3
Hôtel du Commerce EC3-4
Maison de l'Œuvre N.-Dame PC3
Ministères PC2-3
Musée Alsacien MC4
Octrois O
Palais Impérial AC3
Palais de Justice IC2-3
Palais Rohan KC3-4
Temple Saint-Thomas LC4
Théâtre Municipal TC3
Postes, Télégraphe, Téléph. CD3
PLACES ET PONTS
1. Pont de la Forêt Noire D3
2. — de l'Université D3
3. Place du Vieux-Marché B3
4. — de l'Homme-de-Fer C3
5. Pont Royal D3
6. — Saint-Guillaume D3
7. Place Gutenberg C3
8. — de la Cathédrale C3
9. — du Château C3
10. — du Marché-aux-Poissons C4
11. Pont Sainte-Madeleine C4
12. — du Corbeau C4
13. — Saint-Thomas C4
14. — Saint-Nicolas C4



ROBERTSAU
Allée Kastner
R. Principale
R. de la Carpe
Porte de la Robertsau
ORANGERIE
Canal de l'Ill
R. des Bosquets
Porte du Canal
Rhin
R. de l'Abbé Hanauer
Boul. de l'Orangerie
R. du Bou Pasteur
R. du Conseil des Quinze
R. de la Marne
R. d'Ypres
R. de l'Yser
Richard-Wagner
R. Verdun
Boul. de Beethoven
R. d'Anvers
Boul. de la Robertsau
Allée Spach
R. du Gal Uhrich
Quai Rouget de Lisle
Av. de la Forêt Noire
R. Herder
R. Tauler
R. Trubner
R. Schweighauser
R. Geiler
R. de Reims
Pl. Arnold
R. St Maurice
Porte de Schiltigheim
Pl. de Bordeaux
R. Ernest Lauth
Porte de l'Ill
R. du Gal Ducrot
Boul. J. Preiss
Boul. Gambetta
CONTADES
Aar
Tivoli
R. de l'Ill du Jars
Av. d'Alsace
Pl. Golbéry
Pl. Seb. Brant
Pl. Alsace
Pl. de l'Université
UNIVERSITÉ
R. Goethe
R. de l'Université
Boul. de la Victoire
Jardin Botanique
R. de l'Observatoire
Pl. St Nicolas
R. de l'Académie
Av. Vauban
R. des Poilus
Esplanade
R. de l'Arsenal
Pl. au Foin
R. de Zurich
Allée des
Av. de la Citadelle
CITADELLE
R. des Casernes
Porte de la Citadelle
R. de la Citadelle
R. du Gal Conrad
Pl. de Kehl
Porte de Kehl
R. de la Porte de Kehl
RHIN
Rte du Rhin
Rte de Kehl
ULM
NEUDORF
R. Aloise
R. de Bâle
Ziegelau
R. Marie
R. du Polygone
VIII
VII

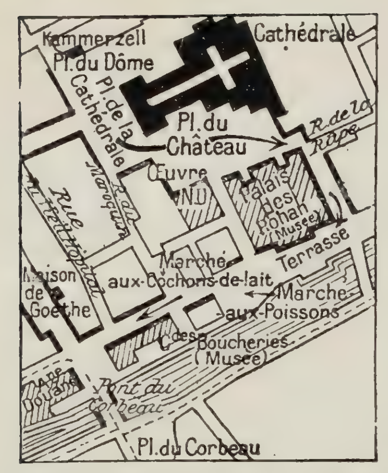
DE LA CATHÉDRALE AU PONT DU CORBEAU

Place de la Cathédrale.

En sortant de la Cathédrale par le grand portail, on verra à droite, sur la place, la jolie Maison Kammerzell (*photo ci-dessous)* datant des XVe et XVIe siècles, actuellement occupée par un restaurant. Elle a été complètement restaurée et décorée de fresques à l'intérieur. Les sculptures de la façade représentent les trois vertus théologales, les signes du zodiaque et des têtes de musiciens. En face de la Cathédrale, au coin de la rue Mercière, se trouve la pharmacie du Cerf, du XIIIe siècle, très restaurée *(photo ci-dessous)*. C'est sur la place de la Cathédrale, qu'eut lieu chaque année de 1334 à 1789 le serment à la Constitution prêté par tous les citoyens de Strasbourg âgés de plus de dix-huit ans.



MAISON KAMMERZELL ET PHARMACIE DU CERF.



ITINÉRAIRE (*en traits renforcés*): *De la Cathédrale au pont du Corbeau.*

L'Œuvre Notre-Dame.

On gagnera ensuite la place du Château (à droite du grand portail, en le regardant).

On verra à droite la Maison de l'Œuvre Notre-Dame au nº 3 (*photo ci-dessous*) et, un peu plus loin, le Château (Musée) au nº 2.

L'Œuvre Notre-Dame est une très vieille et curieuse institution. Après la bataille de Hausbergen (1262) au cours de laquelle les Strasbourgeois défirent les troupes de leur évêque Gautier de Geroldseck, la convention intervenue spécifia que les fonds destinés à l'église ne seraient plus maniés par l'évêque, mais gérés par les chanoines et affectés uniquement à l'entretien et à l'embellissement de la Cathédrale. C'est là l'origine de l'Œuvre Notre-Dame. Elle devint bientôt et est restée un organisme municipal. Le célèbre Erwin la dirigea et en étendit sa renommée. L'Œuvre n'a pas seulement un rôle financier, elle assure toute la construction, entretenant architectes et tailleurs de pierre. L'atelier de ces derniers se trouve toujours entre les contreforts de la façade sud.

Les services actuels et les archives de l'Œuvre Notre-Dame sont réunis dans le double bâtiment dont la partie la plus ancienne (à gauche) est de 1347. L'aile droite a été ajoutée à la Renaissance. Le rez-de-chaussée et la cour sont installés en musée de sculpture. La porte *(voir sur photo ci-dessous)* par un caprice d'architecte, est construite de biais. Il existe un très curieux escalier en spirale. Au premier, on peut voir une chambre aux belles boiseries, une salle de moulages et de belles peintures sur verre. *(Demander l'entrée au concierge.)*





L'ŒUVRE NOTRE-DAME (XIVᵉ siècle).
L'escalier ci-contre est dans la tourelle de la cour. La porte en biais est celle visible à droite de la façade.

Le Château (Musée) ou Palais des Rohan.

Le Château fut construit au XVIIIe siècle par l'architecte Massol, sur les plans de Robert de Cotte, premier architecte du roi, pour le cardinal-prince Armand de Rohan. Il servit de résidence aux Rohan qui lui succédèrent à l'épiscopat jusqu'à la Révolution. Le dernier fut le prodigue Louis, le « cardinal du collier ».

Le Musée est ouvert tous les jours, sauf le lundi et le dimanche après-midi. Entrée 1 *franc. Gratuit le jeudi et le dimanche matin.*

Il comprend :

1° Le Musée des Beaux-Arts (Primitifs italiens, flamands, allemands et alsaciens. Ecoles italienne, espagnole, hollandaise, française, etc., Ecoles modernes.) Les anciennes collections de l'Aubette furent détruites par le bombardement de 1870 ; elles ont été reconstituées.

2° Le cabinet des Estampes : exposition permanente de gravures. *Entrée gratuite ;*

3° Le Musée des Arts décoratifs (transféré au Palais de Rohan au printemps 1920), Art décoratif du Moyen-Age au XXe siècle : meuble, céramique, verrerie et vitraux, métaux, reliures, costumes, art chinois et japonais, etc.

Une des parties les plus intéressantes est l'importante collection des célèbres faïences de Strasbourg, provenant des Hannong (XVIIIe s.). Le premier de ces grands artisans fut Charles-François Hannong, qui créa, en 1721, cette belle faïence à décoration florale, aujourd'hui si recherchée des collectionneurs. Son fils Paul-Antoine, poussa la nouvelle industrie à un tel degré de perfectionnement, que la Manufacture royale de Sèvres en prit ombrage et le fit exiler. Un des fils de Paul-Antoine essaya de ranimer la fabrique de Strasbourg en 1760, mais dut la fermer en 1782.

4° La Bibliothèque (entrée rue de la Râpe), collection de documents d'architecture et d'art décoratif. *Entrée gratuite.*



LES QUAIS VUS DU MARCHÉ-AUX-POISSONS. *A gauche, Palais des Rohan.*



L'ENFER.



LA MORT.

Fragments d'un panneau de Memling.



L'HISTOIRE DE LOTH (Maître inconnu du XVI[e] siècle).

Au premier plan : les donateurs ; à gauche, en bas : Loth et ses filles; au-dessus : les Anges avertissent Loth de la destruction de Sodome ; à droite : la sortie de Sodome qui brûle, la femme de Loth qui s'est retournée, curieuse du spectacle, est changée en statue de sel.



L'HOMME DE DOULEUR,
par Holbein-le-vieux.



L'EMPEREUR MAXIMILIEN,
par Strigel (Ecole allemande).



LE MARTYRE DE SAINTE AGNÈS (Maître inconnu du XVIe siècle).
Sainte Agnès s'est promise à Dieu et a refusé d'épouser le fils du préfet qui la fait arrêter (haut du tableau) et conduire dans un mauvais lieu qui devient aussitôt lieu d'oraison (à gauche). Le fils du préfet que sa passion égare est étranglé par un diable (à gauche). Agnès est condamnée au bûcher, mais les flammes se séparent en deux (au centre); finalement on plonge une épée dans la gorge de la vierge (à droite).

On prendra, en contournant le château à droite, la rue du Bain-aux-roses (la maison du n° 8 est curieuse, *et on arrivera à la* Terrasse, *sur l'Ill, que domine la façade monumentale du Palais. On traversera la Terrasse* d'où la vue est charmante sur les quais *(photo p.* 41).

Après la Terrasse du Château, on dépasse le Marché-aux-Poissons et en continuant tout droit on arrive à la curieuse place du Marché-aux-Cochons-de-lait *(photo ci-dessous).*

Au coin se trouve une maison ancienne à galeries de bois. La girouette porte un sabot, en souvenir de l'achat que, suivant la tradition, les dames de la ville auraient fait dans cette maison, en 1414, pour l'empereur Sigismond. La galanterie de ce dernier l'avait rendu très populaire parmi les nobles Strasbourgoises qui vinrent un matin l'inviter à une fête. Sigismond encore couché, sauta hors du lit et toujours empressé suivit aussitôt les dames, seulement enveloppé d'un manteau et pieds nus. Passant sur la place du Marché-aux-cochons-de-lait, les Strasbourgeoises achetèrent à la maison du coin une paire de sabots et les mirent aux pieds du galant empereur.

Les ruelles entre la place et la Cathédrale sont pittoresques. *On pourra y jeter un coup d'œil avant de reprendre l'itinéraire qui, laissant à droite la Maison au sabot, longe à gauche le bâtiment des* Grandes Boucheries (xvie s.) (*photo p.* 45) *jusqu'à la rue du Vieux-Marché-aux-Poissons.* Dans les Grandes Boucheries est installé le Musée Historique *(ouvert du mardi au samedi, de* 10 *à* 12 *heures et de* 14 *à* 16 *heures; le dimanche, de* 10 *à* 12 *heures. Entrée,* 0 *fr.* 50). Documents et souvenirs de tout genre se rattachant à l'histoire de la ville (plans, gravures, portraits, modèles, médailles, monnaies, sceaux, armes, drapeaux, uniformes, etc.).

*En face des Grandes Boucheries se trouve l'*ancienne Douane du xvie siècle (*photo p.* 45) transformée en marché. *En faisant quelques pas à droite dans la rue du Vieux-Marché-aux-Poissons,* on trouvera au n° 36, la maison où Gœthe, étudiant à l'Université, habita de 1770 à 1771. Un médaillon de Gœthe, en bronze, se voit sur la façade.



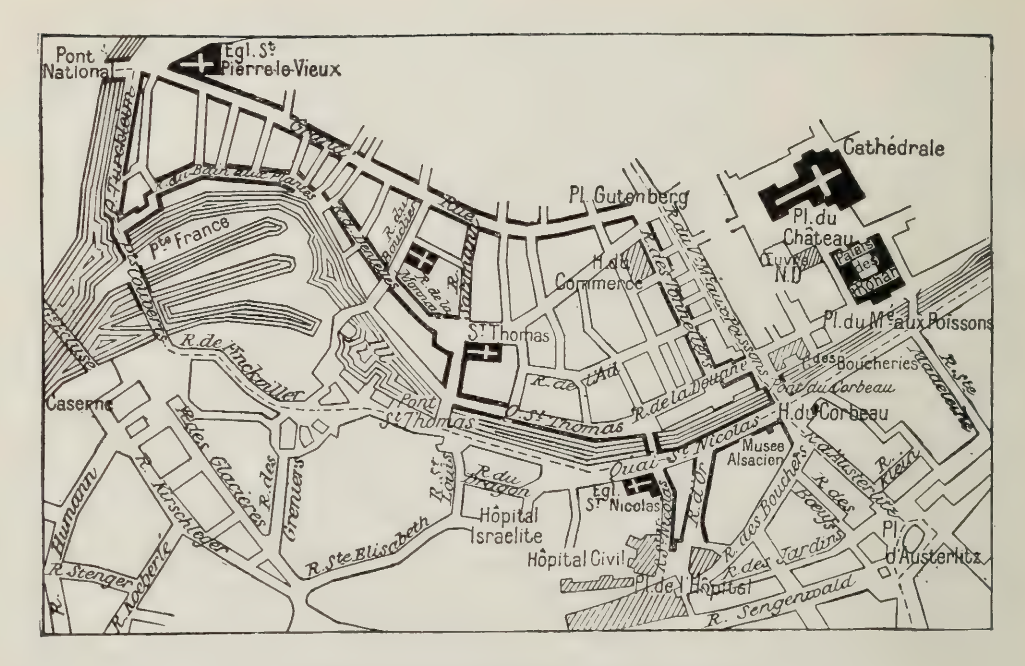
PLACE DU MARCHÉ-AUX-COCHONS-DE-LAIT.



LA CATHÉDRALE, LES GRANDES BOUCHERIES *(à droite)*,
L'ANCIENNE DOUANE *(à gauche)*, LE PONT DU CORBEAU, *vus du Musée alsacien.*



LA COUR DE LA VIEILLE HOTELLERIE DU CORBEAU (XIVe siècle).



L'itinéraire est indiqué en traits renforcés.

Le PONT DU CORBEAU (*photo p. 45*), *à gauche en sortant du Musée*, s'appelait autrefois le pont des Supplices. C'est de là qu'on noyait les condamnés à mort. Une sorte d'égoût infect aboutissait à l'Ill à cet endroit : on y baignait copieusement les marchands à faux poids, artisans de vie chère.

MUSÉE ALSACIEN — SAINT-THOMAS — LA PETITE FRANCE

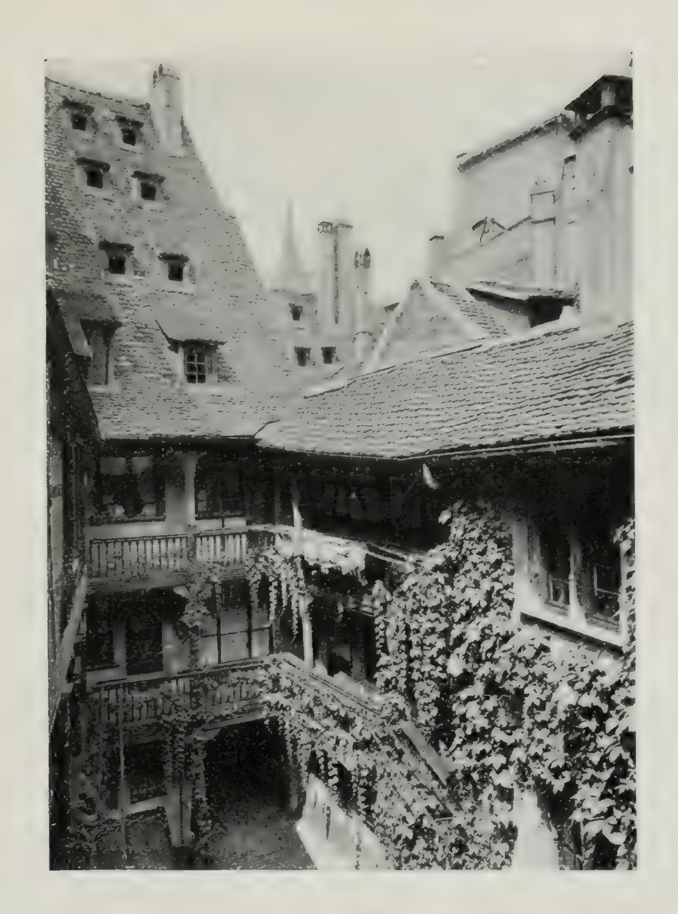
On traversera l'Ill sur le pont du Corbeau et sur la place, au no 1 du quai des Bateliers, à gauche du Café du Corbeau, on pénètrera sous une porte cochère pour aller voir la curieuse COUR DU CORBEAU (*photo p. 45*) qui remonte au XIVe siècle. La maison fut une hôtellerie célèbre du XVIe au XVIIIe siècle.

Le Musée alsacien.

Retraversant la place du Corbeau pour suivre le quai Saint-Nicolas, on trouvera au no 23 le Musée alsacien, installé dans une ancienne maison. Les touristes curieux de connaître la vieille Alsace devront visiter ce Musée,



PANNEAU ANCIEN (*Musée alsacien*).



LA COUR DU MUSÉE ALSACIEN.



LE SONNEUR.

Cet amusant jacquemart frappe sur la cloche, soulève son bonnet et remue la bouche.



L'ENSEIGNE DU MUSÉE.

Le Musée contient d'autres curieuses enseignes. L'art de la ferronnerie a brillé d'un vif éclat dans la vieille Alsace.



LE « POÊLE » ALSACIEN.



LE LABORATOIRE DE L'APOTHICAIRE-ALCHIMISTE.



LA CUISINE DE LA FERME ALSACIENNE.



LA CHAMBRE DU PASTEUR OBERLIN.

Oberlin est une des grandes figures alsaciennes. Désigné en 1767 comme pasteur du Ban de la Roche, dans la vallée de la Bruche, il y resta cinquante ans et transforma complètement, aux points de vue moral et matériel, les conditions d'existence de cette pauvre paroisse. Véritable apôtre, il créa des écoles, des institutions sociales très en avance sur son temps comme par exemple des sociétés de secours mutuels, l'aide par le travail, etc. Il ouvrit également des routes, int oduisit des cultures nouvelles, installa des tissages. Le Musée a fidèlement reconstitué la modeste chambre du « pasteur citoyen » au Ban de la Roche.

fondé en 1902, pour affirmer la personnalité alsacienne menacée par la tyrannie allemande.

Les gardiens guident et donnent toutes explications. (*Ouvert du mardi au samedi, de* 10 *à* 12 *heures et de* 14 *à* 16 *heures. Entrée,* 1 *franc. Le dimanche entrée gratuite de* 10 *à* 11 *h.* 1/2).



LA SALLE DES ORNEMENTS ET ATTRIBUTS DU CULTE JUIF EN ALSACE.

En continuant le quai Saint-Nicolas, on rencontrera à gauche, la rue d'Or (vieilles maisons intéressantes aux 7 et 9) *qu'on suivra jusqu'à la* PLACE DE L'HÔPITAL.

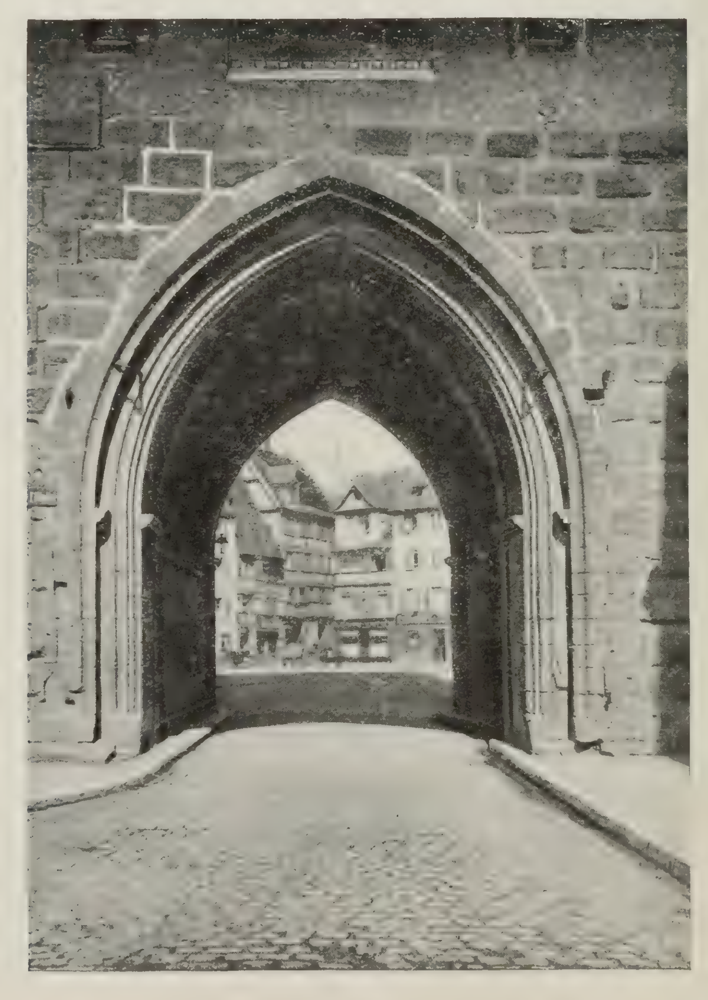
On passera sous la Porte (photo ci-dessous) pour jeter un coup d'œil, à droite, sur les anciens bâtiments de l'Hôpital civil du XIVe siècle, reconstruit au XVIIIe.

On y a adjoint, sous l'occupation allemande, de nombreux bâtiments affectés à l'instruction pratique des étudiants et dépendant de la Faculté de Médecine.

Sur la place se trouve aussi la nouvelle Bibliothèque municipale remplaçant celle du Temple-Neuf (*voir p.* 16). L'importante Bibliothèque de l'Université se trouve place de la République (*voir p.* 59).

Regagner le quai par la rue Saint-Nicolas qui longe l'église moderne Saint-Nicolas, située au coin du quai. Traverser le pont et tourner à gauche pour suivre le quai Saint-Thomas. Au n° 3 est une maison ancienne, au n° 7 l'ancien Hôtel de l'Esprit où Gœthe descendit.

On arrive au pont Saint-Thomas (vue pittoresque sur le quartier des moulins). *On tournera à droite pour visiter l'église protestante Saint-Thomas.*



LA PORTE DE L'HOPITAL. (*Cliché LL.*)
On aperçoit les vieilles maisons de la place de l'Hôpital.



MAUSOLÉE DU MARÉCHAL DE SAXE. (*Cliché LL.*)

La France tente d'arrêter le maréchal qui descend vers le tombeau entr'ouvert par la Mort. Hercule est accoudé au cercueil, déplorant la perte d'une pareille force, cependant qu'à droite un Amour pleure l'amant d'Adrienne Lecouvreur. A gauche, un lion (la Hollande), un léopard (l'Angleterre), un aigle (l'Autriche), sont rejetés vaincus sur leurs drapeaux.

L'église Saint-Thomas.

S'adresser pour la visite au sacristain. Entrée libre le jeudi matin.

Construite aux XIIIe et XIVe siècles et fortement restaurée au XIXe siècle, elle est surmontée de deux grosses tours : l'une carrée en façade, l'autre octogonale au chevet. C'est dans le chœur que se trouve le fameux MAUSOLÉE DU MARÉCHAL DE SAXE, chef-d'œuvre de Pigalle et inauguré en 1777.

D'autres monuments funéraires modernes se trouvent à droite du chœur. Dans une chapelle on verra le tombeau de l'évêque Adeloch (IXe s.) et deux momies dans des cages de verre : le duc de Nassau (1640) et sa fille.

SAINT-THOMAS
ET LA
RUE DE LA MONNAIE.
(*Cliché LL.*)



En sortant de Saint-Thomas, on prendra la rue de la Monnaie qui apparaît sur la vue ci-dessus et se continue par la rue des Dentelles (au n° 10 de cette dernière rue est une vieille maison ; au n° 9, une belle porte).

LA
PETITE
FRANCE.
(*Cliché LL.*)





LA
PETITE FRANCE.
(Cliché LL.)

On arrive au quai d'où la vue s'étend sur le canal de la petite France et les autres bras de l'Ill. On aperçoit l'entrée de la pittoresque rue du Bain-aux-plantes, dans le quartier des Tanneurs. C'est un des coins du vieux Strasbourg le mieux conservé (*photos ci-dessous et p.* 52).

On suivra la rue du Bain-aux-plantes, puis le quai de la Bruche et on arrivera au quai Turckheim.



LA RUE DU
BAIN-
AUX-PLANTES.



LES PONTS COUVERTS. (*Cliché LL.*)

Ces ponts étaient autrefois couverts et fortifiés. Les deux tours au premier plan sont des restes des anciennes fortifications. A l'arrière-plan, derrière la tour de droite : Saint-Thomas, puis la Cathédrale et, à l'extrême gauche, l'église Saint-Pierre-le-Vieux.

On tournera à gauche pour aller jusqu'au milieu des PONTS COUVERTS *d'où la vue est très pittoresque sur les bras de l'Ill et leurs moulins* (*photo ci-dessus*).

Le pont qui franchit ces bras a gardé l'ancienne dénomination du XIIIe siècle ; à cette époque il était fortifié, couvert et fermé par des herses. C'est, en effet, là que passaient les remparts dont trois tours subsistent encore.

Revenant sur ses pas, on suivra le quai Turckheim. A hauteur du Pont National, par lequel passa le général Gouraud quand il entra dans la ville, le 22 novembre 1918 (*photo p.* 10), *on tournera à droite pour prendre la Grand' Rue.*

Cette très vieille rue, que suivait la voie romaine de Strasbourg à Metz, a conservé beaucoup de maisons anciennes, en particulier aux nos 89, 101, 117, 120 (*voir la cour*), 126, 138 (*voir la cour, photo p.* 55).

La Grand' Rue aboutit à la place Gutenberg dans laquelle on tournera à droite pour passer devant l'Hôtel du Commerce (*voir p.* 17) *et suivre tout droit la rue des Tonneliers.*

Au no 30 est une maison ancienne, au no 23 la très curieuse façade de la maison au Pigeon ; au no 20 une maison à avant-corps ; au no 13, la maison à l'Ours qui a un ours sculpté sur la porte d'entrée (*photo p.* 55) et un Bacchus sur une autre porte. Les nos 10, 8, 6, sont également curieux.

Au bout de la rue on tournera à gauche dans la rue de la Douane (les nos 1 et 3 sont anciens) *et longeant l'ancienne Douane, on retombera sur le pont du Corbeau.*



L'OURS
DU
13, GRAND'RUE.

LA
VIEILLE COUR
DU
138, GRAND'RUE.

L'itinéraire est indiqué en traits renforcés.

SAINT-GUILLAUME - PLACE BROGLIE - LA NOUVELLE VILLE

Traversant le pont du Corbeau, on tournera à gauche pour suivre le pittoresque quai des Bateliers (aux nos 11, 23, 26, 27, maisons anciennes). *Avant d'arriver au pont Saint-Guillaume, on croise à droite l'avenue de Zurich. A* 100 *mètres du quai, dans cette rue, on aperçoit la fontaine élevée à l'endroit où débarquèrent les Zurichois en* 1576.

Cette année là, Strasbourg avait organisé le « Grand Tir » dans le but d'amener une trêve pacifique parmi ses turbulents voisins des deux rives du Rhin. Zurich fut vainqueur dans ce tournoi.

Pour donner aux Strasbourgeois une marque d'amitié et montrer avec quelle rapidité les secours de la ville suisse pourraient arriver, le cas échéant,



TOMBEAU DES COMTES DE WERD A SAINT-GUILLAUME.

48 bourgeois de Zurich vinrent jusqu'à Strasbourg par bateau, emportant, dans un pot d'airain, du millet cuit au lait — leur mets favori — posé sur un tonneau de sable brûlant. Ils avaient juré de débarquer la bouillie avant qu'elle ait eu le temps de refroidir. Le trajet fut accompli en dix-sept heures au lieu des trois jours habituels et quand ils débarquèrent, le millet encore chaud fut servi au banquet de réception.

*Continuant le quai des Bateliers, un peu plus loin on verra à droite l'*ÉGLISE PROTESTANTE SAINT-GUILLAUME fondée en 1300. Elle contient le très beau monument funéraire des comtes de Werd, landgraves d'Alsace (XIVe s.) (*photo p. 56*); un bas relief en bois du XVe siècle représentant la légende de Guillaume d'Aquitaine (*photo ci-contre*); des vitraux du XVe siècle figurant la vie de sainte Catherine. (*Pour la visite, s'adresser au sacristain, pourboire.*)



BAS-RELIEF DE SAINT-GUILLAUME.

Saint-Guillaume, duc d'Aquitaine, avant de se retirer dans son ermitage, se fait appliquer comme cilice, par deux forgerons, une cotte de mailles. Un ermite sur l'épaule duquel se tient un oiseau, symbole des voix de la solitude, lui tient le froc qui recouvrira le cilice d'acier.

On traversera l'Ill sur le pont Saint-Guillaume, on longera le Collège Episcopal dans la cour duquel se trouve l'ancienne église Saint-Etienne et *on arrivera à la* PLACE SAINT-ETIENNE qui montre encore quelques vieilles maisons. L'une d'elles (au n° 17), du XVIe siècle, appartenait à la noblesse de la



MAISON DÉCORÉE (XVIe siècle) 17, *place Saint-Etienne.*

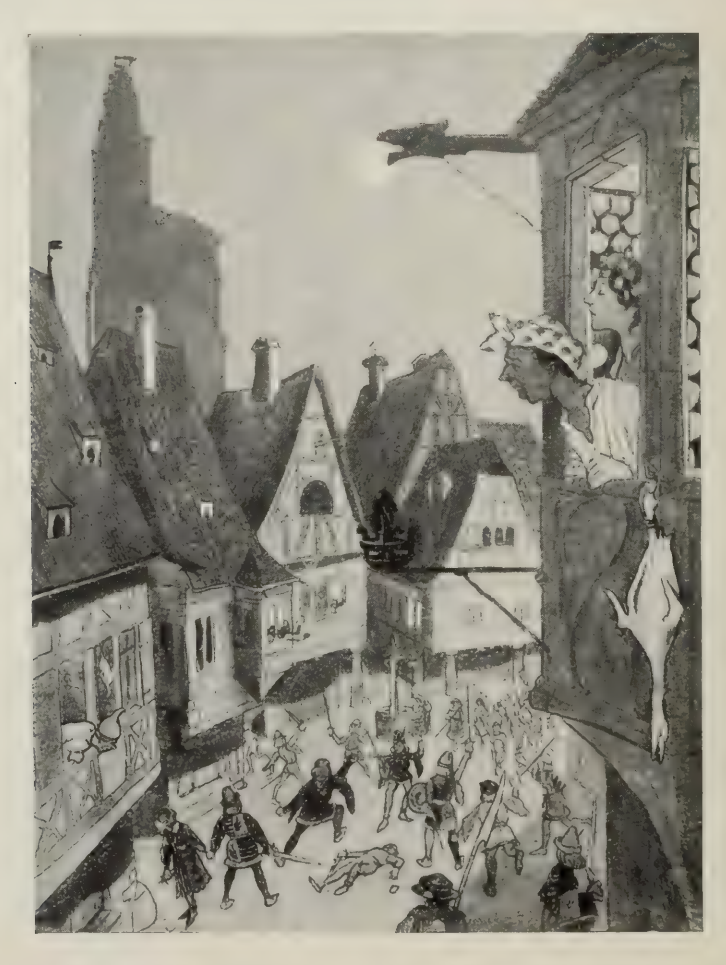
Basse-Alsace (*photo p.* 57). Dans la cour on peut voir un escalier en spirale dans une tourelle.

C'est dans ce quartier qu'éclata la rixe entre les chevaliers de Zorn et de Müllenheim, en 1322 (*gravure ci-dessous*), à la suite de laquelle les bourgeois de Strasbourg prirent les armes et se libérèrent définitivement des prérogatives féodales.

Sur la gauche de la place, on prendra la rue des Pucelles dont les nos 8 et 10 *sont curieux et on aboutira à la rue du Parchemin. Laissant à gauche la rue des Juifs, au bout de laquelle surgit la Cathédrale, on tournera à droite dans la rue du Parchemin* (aux nos 1, 3, 5, se trouve l'Hôtel de l'Evêché, du XVIIIe siècle). *On prendra ensuite à gauche la rue Brûlée* sur laquelle donnent beaucoup d'anciens hôtels. On voit d'abord, à droite (no 19), l'entrée de l'ancienne Préfecture, bâtiment du XVIIIe siècle reconstruit après l'incendie de 1870 et devenu palais du Statthalter. C'est maintenant la résidence du Commissaire général.

Plus loin, du même côté (no 13), est l'ancien hôtel des ducs des Deux-Ponts qui sert de Quartier général. Plus loin encore (no 9), l'entrée de l'Hôtel de Ville élevé au XVIIIe siècle, ancien hôtel des landgraves de Hesse. Vers l'extrémité de la rue Brûlée, à gauche, une banque est installée dans l'ancien hôtel qui servait de pied-à-terre, au XVIIIe siècle, aux religieux de Marmoutiers.

Tourner à droite dans la rue du Dôme pour arriver à la place Broglie.



Rixe entre les Zorn et les Müllenheim dans le quartier Saint-Etienne (XIVe siècle).
(Extrait de l'album « Histoire de l'Alsace » par Hansi ; Floury, éditeur.)



TEMPLE
SAINT-PIERRE-LE-JEUNE.
(Cliché LL.)

La place Broglie.

Cette place est très ancienne. Des tournois s'y donnèrent du XIVe au XVIe siècles, fréquentés par toute la noblesse d'Alsace, puis, au XVIIe siècle, de grands carrousels. Au XVIIIe siècle, elle prit le nom du duc de Broglie, gouverneur d'Alsace. Le 23 octobre 1848, y fut célébré le deuxième centenaire de la réunion de l'Alsace à la France.

A l'entrée de la place, au nº 2, se trouve la Maison de *la Marseillaise.* En 1792, elle était habitée par le maire Dietrich. Le 25 avril, Rouget de l'Isle y chanta pour la première fois le « Chant de guerre pour l'Armée du Rhin » (*gravure p.* 6). Son succès fut d'abord local. Le 25 juin un volontaire le chanta par hasard à Marseille, dans un banquet. L'hymne produisit une impression profonde, se répandit comme une traînée de poudre et fut bientôt reconnu comme chant national sous le nom de *Marseillaise.*

A côté de la Maison de la Marseillaise, débouche la rue de la Nuée-Bleue. On y verra la Maison du Gouvernement construite au XVIIIe siècle pour les religieux d'Andlau et un peu plus loin on arrivera à la place où s'élève le Temple de Saint-Pierre-le-Jeune, reconstruit au XIIIe siècle, restauré au XIXe et badigeonné d'une peinture polychrome.

Revenu à la place Broglie, on remontera la promenade, vers le Théâtre. Sur la gauche on verra plusieurs maisons anciennes ; sur la droite, des cafés, le quartier général, l'Hôtel de Ville, la Préfecture. Le Théâtre, élevé au commencement du XIXe siècle, a été reconstruit après l'incendie de 1870.

La nouvelle ville.

Longeant le Théâtre et traversant le canal, on arrivera à la PLACE DE LA RÉPUBLIQUE, centre de la nouvelle ville construite depuis 1870, sur l'emplacement et au delà des anciens remparts.

Débouchant sur la place, le touriste voit, à sa gauche, l'ancien Palais impérial; devant lui les bâtiments des Ministères; à sa droite, l'ancienne Chambre des Députés et la Bibliothèque de l'Université. Toutes ces constructions sont très vastes et l'ensemble vise au « colossal ».

C'est sur la place de la République qu'eurent lieu les défilés des troupes lors des « entrées » de 1918.

La statue de Guillaume Ier qui se trouvait devant le Palais Impérial fut déboulonnée par la foule (*photo p. 8*).

Sur la droite de la place, on prendra l'avenue de la Marseillaise sur laquelle se trouve l'immense Hôtel des Postes *et on franchira le pont Royal.*

L'Université.

On suivra à gauche le quai de Dietrich et on apercevra à droite, sur une vaste place, le bâtiment principal de l'Université derrière lequel se succèdent une série de pavillons affectés aux diverses branches d'enseignement. L'ensemble présente un luxe d'installations remarquable.

L'Université est très ancienne. Au XVIe siècle, elle existait dans l'ancien couvent des Dominicains. Pasteur professa à Strasbourg, de 1848 à 1854 ; Fustel de Coulanges, de 1860 à 1870, il y composa la « Cité antique ».

Après l'incendie de 1870, elle fut dispersée en divers locaux. L'inauguration de l'Université allemande eut lieu en 1872, à grands renforts de cortèges de professeurs et d'étudiants venus de tous les points de l'Empire. Comme passait près du château la retraite aux flambeaux, un coup de sifflet retentit. Deux célèbres professeurs de droit allemands se précipitèrent et rossèrent d'importance le siffleur, un vieillard de 71 ans qui en mourut trois jours après. L'ironie du sort voulut que la victime fut un baron allemand de vieille roche, fondateur du musée germanique de Nuremberg. Il avait sifflé pour appeler son domestique ! Avant de mourir, il écrivit mélancoliquement dans son journal intime : « Voilà qui est d'un fâcheux augure pour l'avenir de la nouvelle Université ». De 1875 à 1885, furent édifiés les bâtiments qui occupent l'immense emplacement actuel. De grands sacrifices financiers avaient été imposés à l'Alsace pour créer ce foyer de culture germanique. En 1914, sur 150 professeurs, il n'y avait que deux titulaires alsaciens. Etudiants allemands et étudiants strasbourgeois ne se fréquentaient pas : dans les salles de cours, deux groupes distincts se formaient pour écouter les leçons. La nouvelle Université française a été inaugurée par le Président Poincaré le 22 novembre 1919.

PLACE DE LA RÉPUBLIQUE (*Cliché LL.*)



A droite : L'ANCIEN PALAIS IMPÉRIAL ; *à gauche :* LE THÉATRE ET SA ROTONDE ; *au fond :* LA CATHÉDRALE ET LE TEMPLE-NEUF.

Devant l'Université se trouve la statue de Gœthe, érigée en 1904. Gœthe était venu, en 1770, terminer ses études de doctorat à Strasbourg.

A l'extrémité de l'île qu'enserrent l'Aar et l'Ill, se trouve l'édifice qui était le Temple de la garnison (*photo ci-dessous*). *On passera devant en traversant le pont de l'Université et, par l'avenue de la Liberté, on regagnera la place de la République. De là, on pourra rejoindre le point de départ de l'itinéraire par les quais Jacques Sturm, Finckmatt, Kléber, Saint-Jean et la rue Küss.*

On rencontre sur sa route divers monuments élevés pendant l'occupation et dont l'intérêt est bien pâle à côté de ce que le glorieux passé français a laissé à la vieille ville.

L'Orangerie (*trams* 3 *ou* 7). (1).

L'avenue de la Robertsau qui part de l'Université, conduit à l'Orangerie, très beau parc dessiné par Le Nôtre en 1692.

L'Orangerie proprement dite fut aménagée en 1804, en vue du séjour de l'impératrice Joséphine. Il y a dans le parc un lac artificiel (*photo p.* 62), un café-restaurant installé dans une maison paysanne construite sur le type d'une maison de Molsheim, un autre vaste restaurant, un kiosque oriental et une jolie statue de « l'Alsacienne à l'Oie », par Schultz (*photo p.* 62).

---

(1) L'autre parc de Strasbourg, le *Contades* a été très rétréci par les constructions de la Nouvelle ville. Il porte le nom du maréchal gouverneur militaire d'Alsace de 1762 à 1788. C'est Close, le cuisinier du maréchal, qui inventa le célèbre pâté de foie d'oie de Strasbourg.

Les Romains engraissaient déjà les oies alsaciennes et connaissaient le foie gras, mais sa préparation tomba à peu près dans l'oubli. Close la rénova en la raffinant : il adjoignit au foie, des truffes, des épices, l'enveloppa d'une farce de viande finement hachée et fit cuire douillettement le tout dans une croûte de pâtisserie. Après le départ du maréchal, Close s'établit et livra au public le chef-d'œuvre exquis qui depuis a fait le tour du monde.



L'ILL ET L'ANCIEN TEMPLE DE LA GARNISON. (*Cliché LL.*)



L'ALSACIENNE A L'OIE, DE SCHULTZ. (*Cliché LL.*)



LE LAC DE L'ORANGERIE.



LE
PONT DE KEHL.

LE TOMBEAU DE DESAIX — LES PONTS DE KEHL

Prendre le tram n° 1 qui traverse le petit Rhin et laisse à gauche les vastes bassins commerciaux.

Après le chemin de fer, on aperçoit à droite le tombeau de Desaix. Desaix défendit en 1796-1797, le passage de Kehl contre les Autrichiens ; c'est en souvenir de ce fait d'armes que son tombeau a été érigé à cet endroit, en 1800. C'est l'œuvre du sculpteur Ohmacht. Un casque domine le mausolée sur lequel deux bas-reliefs représentent l'un Desaix combattant les Turcs, l'autre la mort du héros à Marengo le jour même où Kléber était assassiné en Egypte. Le médaillon de Desaix est au centre. Pendant tout le temps de l'occupation, le tombeau de Desaix et le jardinet qui l'entoure, sont restés terre française.

Un peu plus loin, on arrive au PONT DU RHIN qui relie Strasbourg à Kehl. C'est la frontière actuelle. Le pont métallique a remplacé un pont de bateaux. Le pont du chemin de fer est en aval.



LE PONT DE KEHL PENDANT LA RÉVOLUTION.
(Extrait de l'album « Histoire de l'Alsace » par Hansi ; Floury, éditeur.)



DÉGORGEOIR ALSACIEN
servant à verser le blé.

TABLE DES MATIÈRES



ANCIENNE HORLOGE ALSACIENNE.



CIGOGNE SUR LES VIEUX TOITS, PRÈS DE SAINT-THOMAS.

XXVII-2.129-11-1920 IMP. CUSSAC, PARIS

LE TOURISME EN FRANCE

OFFICE NATIONAL DU TOURISME

17, Rue de Surène, Paris-VIIIe

....

L'Office National du Tourisme, organisme officiel, a été créé par la loi du 6 avril 1910 et réorganisé en 1917.

Il coordonne les efforts des groupements et industries touristiques, les encourage dans l'exécution de leur programme, provoque toutes les initiatives administratives et législatives en vue d'améliorer le tourisme en France, favorise les relations entre les administrations publiques, les Compagnies de transports, les S. I., les Syndicats professionnels.

Il provoque la création de bureaux de renseignements en France et à l'étranger, et organise la propagande en vue de faire connaître à tous, les beautés de la France, la valeur curative de ses eaux thermales, de ses stations climatiques et balnéaires.

L'O. N. T. est l'organisme destiné à réaliser l'union sacrée et permanente de toutes les forces du Tourisme.

TOURING-CLUB DE FRANCE

65, Avenue de la Grande-Armée, Paris-XVIe

....

Le Touring-Club de France (fondé en 1890) est aujourd'hui la plus grande association de tourisme. Son but est de faire connaître la France aux Français et aux Etrangers et de chercher à développer le Tourisme sous toutes ses formes.

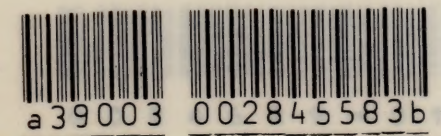
Tout membre (cotisation annuelle de 6 francs pour les Français et de 10 francs pour les étrangers) reçoit gratuitement une carte d'identité et le service régulier de la revue mensuelle. Il bénéficie des remises consenties dans un grand nombre d'hôtels affiliés, sur les guides et cartes, des annonces dans la revue pour les objets de tourisme, des renseignements, conseils sur toutes questions intéressant le tourisme.

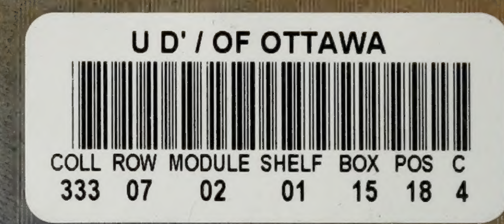
Il a libre passage aux frontières pour sa bicyclette et motocyclette et pour son automobile, par la délivrance d'un « triptyque ».

et 10
LES C
dépen
menci
et con

Dan
nombr
de Fra
ment
désireu

5, R
229,




U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 02 01 15 18 4